POESIES CANADIENNES

REFRAINS DE JEUNESSE

POÉSIES CANADIENNES

REFRAINS DE JEUNESSE

PAR

J. W. POITRAS

AVEC UNE PREFACE DE

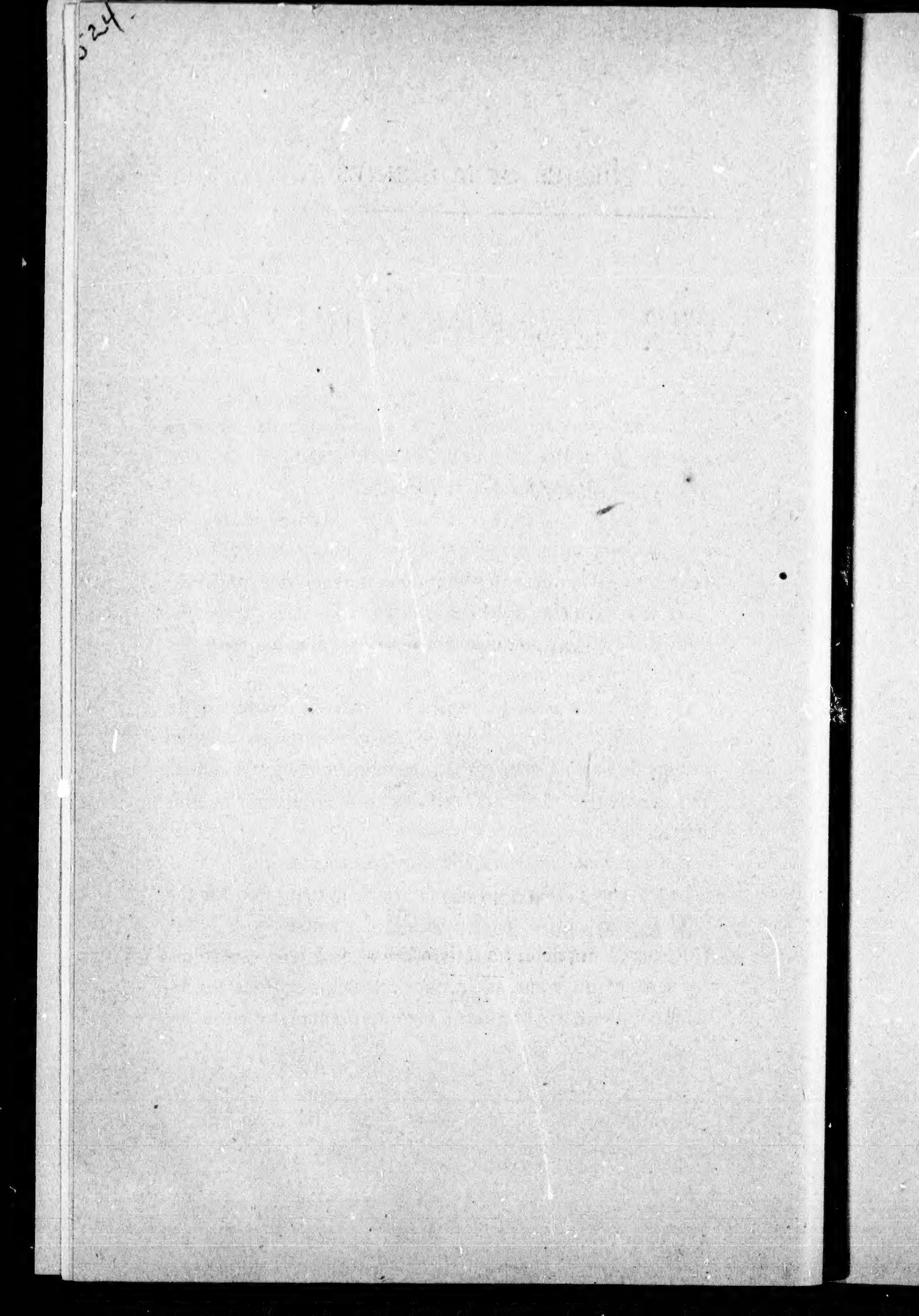
LOUIS FRECHETTE

Lauréat de l'Académie Française.



MONTREAL :
La Maison de la Bonne Presse
31, 33 et 35 ST-GABRIEL

1894



PREFACE

Les *Refrains de Jeunesse* n'avaient besoin de personne pour les présenter au public. Ce titre seul en dit plus que la plus éloquente des préfaces.

Pour les jeunes, c'est la caressante vision de toutes les envolées aurorales et printanières ; pour les vieillards, c'est le doux fantôme des émotions naïves, des longs espoirs apaisés, l'évocation des mille souvenirs attendris, dont l'essaim bat toujours un peu de l'aile au fond des cœurs les plus profondément endormis.

Oh ! les refrains de la jeunesse, fussent-ils modestes de ton et d'expression, eussent-ils même toutes les inexpériences de la vingtième année et quelques-unes des adorables gaucheries de l'enfance, ils seront toujours la plus délicieuse des musiques terrestres.

Les radieuses images qu'ils suggèrent à l'esprit !

Je les vois passer devant mes yeux comme une longue suite de perspectives enchantées.

Rêveries inquiètes et troublantes, fougueuses révoltes des sens et du cœur, aspirations fébriles vers tous les inconnus, premiers soupirs d'amour, premiers chatouille-

ments de l'ambition, premiers aiguillons de la gloire entrevue, je vous reconnais tous, tous — un peu moqueurs peut-être, bien décevants sans doute, mais si beaux, si beaux !...

Et puis les silencieuses promenades à deux, par les sentiers agrestes, dans les mystérieuses tombées des soirs, au bercement des rumeurs lointaines, sous la feuillée moins palpitante que les poitrines !

Et puis les étourdissantes et grisantes soirées d'étudiants, où, parmi les francs éclats de rire et dans le brouhaha des propos tapageurs, l'éclair des cerveaux — qu'on me permette cette figure assez fantasque pour être en situation — irise de ses reflets les ondoyantes spirales qui montent des pipes et des cigares !

Et puis la chevauchée du rêve, la chevauchée emportée de l'imagination les rênes sur le cou, les cheveux au vent, le front dans les étoiles, qui dévore l'espace, qui éperonne le temps, farouche, éperdue, inassouvie, lançant à toutes les brises et à tous les échos l'éternelle chanson d'ivresse, éternellement tendre, éternellement folle, éternellement regrettée !

Je n'ai pas besoin de dire que le chanteur de ces refrains est un vrai poète : tous ceux de son âge qui ont une âme, un cœur et une intelligence le sont.

Seulement cette poésie est, suivant les individus, plus ou moins extérieure, plus ou moins communicative, résonne plus ou moins sonore, rayonne plus ou moins loin, avec plus ou moins d'intensité.

Seule, cette échelle aux milliers d'échelons nous sépare des grands poètes, de ceux dont le charbon ardent a touché la lèvre, de ceux dont le front est marqué du sceau divin, des immortels prédestinés de la souffrance et de la gloire. Je dis *nous*, car mon jeune confrère m'en voudrait beaucoup si j'allais le ranger parmi les grands maîtres de la pensée et de la poésie.

Il se contente d'être — et c'est beaucoup — un poète sincère, un causeur charmant, un chanteur aimé, un peu timide peut-être, mais connaissant d'instinct le chemin des cœurs, sachant faire vibrer la note discrète de l'émotion intime, et au besoin entonner à pleine voix la claironnée des fiertés et des revendications nationales.

Je salue les *Refrains de Jeunesse*, et tends une main largement ouverte à leur très sympathique auteur.

LOUIS FRÉCHETTE.

POESIES CANADIENNES

REFRAINS DE JEUNESSE

JE DEDIE

CET HUMBLE RECUEIL DE POESIES

A

MA MERE

REVES DU SOIR

Minuit sonne, O mon ange! et mon âme fidèle,
Lève au ciel le regard et lance un chant d'espoir ;
Ma fenêtre est ouverte, et la brise du soir
M'apporte des parfums et comme des bruits d'aile...
C'est l'amour qui voltige et qui vient jusqu'à moi,
Pour joindre ses soupirs aux soupirs de mon âme ;
Ah ! combien je voudrais sur ses ailes de flamme
M'envoler jusqu'à toi !

Je te dirais alors ce que je pense, chère,
En contemplant l'espace et les voûtes d'azur,
Où l'étoile scintille, ainsi que ton œil pur,
Et dans l'ombre répand le rêve et le mystère.
La ville a suspendu ses grands bruits, ses émois,
Et tandis que tout dort, que le sommeil soupire,
Dans le fond de mon cœur, comme un doux son de lyre,
J'entends vibrer ta voix.

Elle me dit des mots que ta lèvre craintive
A déjà prononcés, quand nous étions tous deux,
Assis l'un près de l'autre, écoutant les flots bleus
Que le vieux saint-Laurent repoussait sur la rive ;
Ces mots que le bonheur semble ravir aux cieux,
Pour dire aux jeunes cœurs quelque chose de l'ange,
Qui les bercent ravis dans une joie étrange,
Un chant mélodieux !

Ah ! pourquoi loin de toi, quand ma voix te réclame,
Dois-je boire à la coupe où ta lèvre plongea !
Elle est encore pleine, et tu la fuis déjà ?
Ton âme, désormais, n'est-elle point mon âme ?
Reviens, car les instants qui nous ont réunis,
Ont noué de nos cœurs la chaîne inséparable;
Chaque anneau s'est fermé sous ta main adorable,
Et Dieu nous a bénis.

N'entends-tu pas jaser les échos sur les grèves,
Où nous allions souvent nous tenant par la main ?
Ces jours nous ont-ils fuis sans même un lendemain ?
Ne nous dirons-nous plus nos espoirs et nos rèves ?
Leur fis-tu tes adieux après m'uvoir charmé ?
Ne te souvient-il plus, oublieuse compagne,
Des fleurs que nous cueillions aux pieds de la montagne
Un soir du mois de mai ?

Mais non, tu ne veux plus, O mignonne chérie,
Revoir ces lieux charmants,exempts de pleurs, d'ennui !
Ah ! puissè-je, du moins, entendre chaque nuit,
Ta voix, ta pure voix, bercer ma rêverie !
Et je m'entretiendrai de son accent pieux,
Me rappelant l'aveu de ta vive tendresse,
Et puis je laisserai s'envoler ma tristesse
Dans le vague des cieux !

Juin 1892.

PRO PATRIA

Frères, mesurons bien nos tailles
A la hauteur de nos aieux,
Et sur le champ de leurs batailles,
Sachons toujours fixer les yeux.

L'orangiste, hélas ! se réveille,
Aussi terrible qu'autrefois !
Entendez-vous, prêtez l'oreille !
Frères, entendez-vous sa voix ?

Iusultant au fond de leur tombe,
Nos pères qu'il a bien connus,
Il dit que leur gloire succombe
Dans leurs descendants méconnus.

Il sait pourtant que dans nos veines
Coule le sang de ces héros,
Que tant qu'elles en seront pleines,
Nous survivrons à leurs bourreaux.

La secte injuste et fanatique,
S'épuisera, sans que jamais,
On puisse dire en Amérique :
" Ci-git le dernier français ! "

Aux jours sombres de la tourmente,
Qui vit tomber notre drapeau,
On crût notre race expirante,
Et sur le bord de son tombeau.

L'oppression, la tyrannie,
Unirent en vain leurs efforts,
Ceux qu'on a dit à l'agonie,
Sont devenus nombreux et forts.

Frères, mesurons bien nos tailles,
Montrons-nous dignes des aieux,
Et s'il nous vient d'autres batailles,
Sachons nous distinguer comme eux.

Juin 1891.

JEAN ET ROSE

Dieu que le ciel est pur !
Allons jouer, mignonne,
Près de ces flots d'azur
Que le grand bois couronne ?
Tout chante autour de nous,
Tout sourit, nous invite .
Je vois dans ton œil doux
Ton âme qui palpite !

Des derniers rayons
Du soleil qui se couche,
O Rose, profitons !
Que de ta belle bouche,
S'échappe un oui joyeux !
Il est dans ton sourire,
Dans le feu de tes yeux,
Tu n'as plus qu'à le dire.

Vois le papillon d'or
Qui s'ébat dans les roses,
Je ne vois aucun tort
A jouir de ces choses.
Nous apprendrons de lui,
O cher et candide ange,
Que les fleurs qu'il poursuit
Ont un langage étrange.

Comme lui, leur parfum
Enivra notre âme,
Et la main dans la main,
Ivre de leur dictame,
Nous irons nous asseoir
Sur les sonores grèves,
Et dans ton bel œil noir,
Je puiserai mes rêves.

L'amour est un doux miel
Préparé par les vierges ;
Dressons donc un autel,
Et brulons-lui des cierges !

Femme, tu dois aimer,
Ton âme est ainsi faite !
Pourquoi tant protester
O gentille fillette ?

Je l'ai très bien compris,
En vain ton cœur se cache,
A tes jolis souris,
La tendresse s'attache;
Et je doute beaucoup
Que tu n'aies pas envie
De te voir à mon cou,
Souriante et ravie !

—Comment ! que dis-tu,.Jean ?
Tes paroles m'offensent,
Je te quitte à l'instant—
Tout de même, ils avancent,
Ell. avance, et tous deux,
Oubliant ciel et terre,
Marchent silencieux
A travers le mystère.

Cupidon, séduisant,
Fier de sa conquête,
Frappe de l'aile, Jean,
L'extasie et l'arrête.
Ils venaient d'aborder
L'onde mystérieuse ;
Rose semblait bouder,

Mais boudait toute heureuse !
Leur regard se croisa
Dans le miroir liquide,
Et l'ombre s'abaissa
Sur le couple timide.
Je l'ai vu s'enlacer,
Je n'ai pu rien comprendre,
Mais j'ai cru d'un baiser
Ouïr le bruit doux et tendre...

Est-ce l'eau qui baisait
Le sable du rivage,
Où zéphyr qui bruyait
A travers le feuillage ?

Vraiment, je n'en sais rien !
J'ai revu Jean et Rose
Maintes fois ; Rose est bien,
Je ne sais autre chose.

Septembre 1890

JE T'AIME

Allons, c'en est assez, il me faut te le dire !
Depuis bientôt deux ans, mon pauvre cœur soupire,
Sans avoir pu l'oser.
Pourtant, tacitement, je t'ai bien dit la chose,
En déposant, un jour, sur ta lèvre de rose,
Un tendre et doux baiser.

Mais tu courbas soudain ta brune et belle tête,
De même qu'une fleur courbe sous la tempête,
Sa corolle d'azur.
Et tu n'as pas voulu, candide fille d'Ève,
—Car la fleur qui s'incline aussitôt se relève—
Relever ton front pur.

Ah ! je compris alors mon aveugle imprudence ;
Ce baiser que j'avais puisé dans l'espérance,
Oui, qu'il t'a fait rougir !
Et de te voir ainsi mon âme fut peinée ;
La fleur que j'avais mise à ton sein s'est fanée
En me voyant pâlir ;

Et je cherchai longtemps à racheter ma faute,
En te disant des riens, quand, marchant côte-à-côte,
Nous longions le buisson.
Hélas ! ce fut en vain, tu demeuras muette,
Ni ma voix, ni le chant de la tendre fauvette,
Ne me donna raison.

Ton regard demi-clos se voila de mystère,
Et je vis, hésitants, au bord de ta paupière,
Scientiller deux gros pleurs.
Pourquoi, pourquoi pleurer, quand peut-être, à cette [heure,
Un ange se penchant du haut de sa demeure
Souriait à nos cœurs ?

Ah ! oui, pourquoi ces pleurs ! sur mon âme j'en jure,
Ce baiser, pur rayon d'une flamme très pure,
Au souffle de l'amour,
Après s'être embrasé dans le feu de ma fièvre,
Glissa comme un parfum sur le bord de ma lèvre,
Et glissa sans retour.

Non, non, reviens à toi ! l'extase à sa caresse !
Et l'extase à cette heure avait jeté l'ivresse
Dans mon cœur, mes pensers ;
Dans l'air que je humais, je buvais ton haleine,
Et l'énivrant parfum de tes cheveux d'ébène
Qu'il avait traversés.

C'est l'extase, oui, crois-moi !... maintenant ma mi-
[gnonne,
Tu vois mon repentir, sois chrétienne, pardonne !
Tout de même, dis-moi,
Dis-moi, si ce baiser dans ton cœur qui me gronde,
Fit entendre un doux mot qui jette par le monde
Le plus puissant émoi ;

Ah! s'il te fut muet, ouvre-moi ton oreille,
Puis oublie un instant que ta lèvre vermeille
L'a reçu quelque jour!
Ma lyre en ce moment, en ce moment suprême,
Va te le soupirer, ah! ce mot c'est: "je t'aime!"
Dis, est-ce assez d'amour?....

SOUVENIR DES SUCRES

A MADEMOISELLE C....

De ses premiers soleils, avril, tout radieux,
　　Faisait palpiter la nature,
Jetant aux quatre vents ses chants mélodieux,
　　Ses bruissements et son murmure.
Epars encore aux champs, s'attachant aux gazons,
　　Quelques faibles gâteaux de neige
S'obstinaient au soleil, qui de ses chauds rayons
　　Les rongeait, en faisait le siège.

Mille ruisseaux joyeux, descendant des côteaux,
Gazouillaient dans les molles herbes.
Et dans les bois émus, des phalanges d'oiseaux
Entonnaient des concerts superbes.
Tout avait un accent, et tout parlait à Dieu,
L'herbe, l'oiseau, le ruisseau, l'âme ;
Le printemps saluait, l'hiver disait adieu,
Les fleurs préparaient leur dictame.

Dans un bois qui frémit aux bords du Saint Laurent
Et qui dans les ondes se mire,
Une fumée au ciel, en un flot odorant,
Monte sur l'aile du zéphyre,
C'est le sucre qui bout ! ô quel jour de plaisirs !
Voyez ces couples agréables
Se poursuivre, courir, pleins des mêmes désirs,
A travers les nombreux érables.

Entendez-vous leurs cris joyeux ?... Ils ont vingt ans !
Dans leurs cœurs bouillonne la sève,
Et s'inspirant des voix suaves du printemps
Ils vont semant, et joie, et rêve ;
L'illusion dorée inonde leurs regards,
Pour eux le ciel est sans nuage,
Et l'amour qui les voit fait scintiller ses dards
Dans l'onde pure du rivage.

Ah ! quels tendres propos n'avez-vous pas tenus,
Anges, aimables filles d'Eve !
Les échos du grand fleuve en étaient tout émus,
Et tout frémissant, sur la grève,
Le flot semblait courir pour en être témoin.
O souvenirs, heures d'ivresse !
Je vous évoque, hélas ! vous êtes déjà loin,
Le temps vous poursuit et vous presse...

C'est une loi commune, ici-bas, tout s'enfuit,
Tout meurt, s'évanouit et tombe,
L'aurore en souriant sur la rose luit,
Puis, tendre fleur, elle succombe !
Mais l'homme, n'a-t-il pas au cœur le souvenir
Qui survit à l'objet qui passe,
Par lui ne peut-il pas retrouver et chérir
Ce qu'il a laissé dans l'espace

Eh ! bien, il vous survit instants ensoleillés,
Et, souventes fois, sur la rive
Dont nous avons ému les échos éveillés
De notre ivresse fugitive,
Solitaire et rêveur, sur l'aile des pensers,
J'irai recueillir, jeunes filles,
Les rêves que nos cœurs, de frissons oppressés,
Ont livrés aux brises gentilles.

J'irai, sous le grand chêne, où, candide, une voix
    Me disant si charmantes choses,
Me parlait du bonheur qui vibre dans les bois,
    Et du doux langage des roses.
Jamais l'astre du jour ne m'a paru plus beau,
    Jamais plus douce sa lumière,
Jamais j'ai mieux compris les accents de l'oiseau,
    Dans sa romance printanière.

Dis-moi, O jeune vierge ! Oh ! oui, toi qui parlais
    A mes cotés sous le grand chêne,
Dis moi, si sur ton front le ciel mit ses reflets,
    Et sa candeur dans ton haleine ?
Dans ta voix, ton regard, pétillait ce doux feu
    Qui fit naître plus d'un poème,
Il enflamma mon âme.... ah ! fais m'en donc l'aveu !
    Voulut-il me dire : "Je t'aime ?"

10 avril 1890.

"RENDS-MOI CRUELLE CET AVEU"!

Jeune fille, dans tes regards,
Que s'est-il donc passé d'étrange ?
Ils n'ont plus ces doux rayons d'ange,
Ils ne me lancent plus leurs dards.

Naguère, je voyais ton âme
Voltiger dans ton bel œil noir,
Elle s'en faisait un miroir
Qu'elle illuminait de sa flamme ;

Et quand tu l'élevais vers moi,
Je sentais mon âme se fondre,
Elle cherchait à lui répondre,
Et toute troublée, en émoi,

Penchée, au bord de ma paupière,
A la tienne voulant s'unir,
Elle l'encensait d'un soupir
Qui seul lui disait sa prière.

Sa prière, c'étaient les cieux
Qu'elle voulait en toi connaître ;
Car les cieux m'ouvraient leur fenêtre
Quand je voyais s'ouvrir tes yeux !

Mais aujourd'hui, pure allégresse !
Cette illusion d'or m'a fui ;
Le jour a fait place à la nuit
Et le bonheur à la tristesse.

Oui, je ne retrouve plus rien
De tout ce qui faisait mes charmes,
Et mon regard n'a que des larmes
Quand il se plonge dans le tien.

Dis-moi, dis-moi, ô jeune fille,
Dis-moi, ton cœur s'est-il fâché ?
Dis, l'amour en fut-il tranché,
Comme la fleur, sous la faucille ?

L'aveu que je te fis un jour,
Cet aveu plein de flamme pure
Que l'onde gazouille et murmure
Sur les cailloux et le velour ;

Qu'on entend le soir dans la brise,
Quand elle souffle, en soupirant,
A travers le bois frémissant,
A travers l'herbe qui s'en grise ;

Cet aveu, tendre élan du cœur,
Qu'entonne au printemps la fauvette,
Quand la nature, dans sa fête,
Sourit sous l'œil du Créateur ;

Cet aveu, tendant ton oreille,
Tu l'as reçu complaisamment,
Et je vis, belle, en souriant,
Répondre ta lèvre vermeille.

"Je t'aime !" c'est bien son accent !
T'en souvient-il, fille cruelle ?
Alors, je vis une étincelle
Briller dans ton regard puissant.

Puis, nous ouvrant son aile tendre,
L'espérance nous en couvrit ;
Songe trompeur ! ce qu'elle a dit,
Non, tu n'as pas su le comprendre !

Le lendemain, ton œil sans feu,
Fripponne, n'était plus le même;
Je retire ce mot "Je t'aime",
Rend-moi, cruelle, cet aveu!...

Dis-moi, dis-moi, ô jeune fille,
Dis-moi, ton cœur s'est-il fâché?
Dis, l'amour en fut-il tranché
Comme la fleur, sous la faucille?

LE DERNIER SOUPIR DE LA COLONIE

A MON AMI EDMOND LADOUCEUR, AVOCAT

A l'ombre de la croix, qui près de son berceau,
Veillait en lui versant ses douces espérances,
Notre Patrie hélas ! déchirée, en lambeau,
Se tordait sous le poids de ses longues souffrances.
Plus d'un siècle et demi de luttes et de deuils,
Se dressait derrière elle, au milieu de l'orage ;
Son sang fumait encor sur les nombreux écueils
Qu'avaient brisé sa foi, son sublime courage ;
Son grand cœur, tourmenté par mille noirs pensers,
Se gonflait de soupirs et battait dans les larmes,
Tandis que ses enfants, autour d'elle, empressées,
Juraient de la sauver en brandissant leurs armes.

Mais son astre fuyait derrière l'horizon,
Et celle qui jadis, au milieu des tempêtes,
Avait puisé la force et porté haut le front,
N'écoutait qu'en tremblant, la voix des faux prophètes,
Qui de loin lui creusaient un immense tombeau.
Dans tous les cœurs témoins de ses luttes célèbres,
Réveillant les martyrs tombés pour le drapeau,
Ses sanglots résonnaieut comme des glas funèbres.
Les échos du grand fleuve, effrayés, tout en pleurs,
Jetaient aux quatre vents sa ruine prochaine,
Tandis qu'ivre de sang, riant de ses douleurs,
La superbe Albion rivait sa lourde chaîne.

Déjà, sur l'océan, à l'horizon, là-bas,
Sa flotte fièrement vers nos rives s'avance,
Et l'on voit, par milliers, ses orgueilleux soldats,
Fouler le sol béni de la Nouvelle-France.

De leurs cris insolents, les échos sont remplis,
Et chargé de vengeance et d'implacables haines
Leur drapeau, sous la brise, ouvre ses larges plis,
En insultant au sang qui coule dans nos veines.
En entendant rugir le cruel Léopard
Que la France, cent fois, roula dans la poussière,
Elevant vers le ciel son sublime étendard,
La Patrie emboucha la trompette guerrière.

Aussitôt, rayonnante et pleine de fierté,
Joyeuse jusqu'aux pleurs, prête à mourir pour elle,
En jetant aux échos l'hymne de liberté,
S'avance, l'arme au bras, sa cohorte immortelle.
L'Acadie avait vu ses enfants exilés ;
Opprimée et trahie, en sa douleur immense,
Elle fixait les yeux sur ses champs dévastés,
Et demandait au ciel l'heure de la vengeance ;

Cette heure avait sonné. O peuple, incline-toi !.....
Le drame, où le drapeau dont tu gardes mémoire,
Tomba, tout palpitant de l'ardeur de ta foi,
S'ouvre terrible et grand en face de l'histoire.

La Monongahéla retentit sous le feu !
Entendez-vous au loin gronder la fusillade ?.....
Frères, rassurez-vous ; acclamez de Beau Jeu
Qui frappe sans pitié l'anglais dans sa bravade.
Balayé comme un flot que pousse l'aquillon,
L'ennemi, devant lui, dut mordre la poussière ;
C'est ainsi qu'un français défend sa nation,
Et repousse le joug d'une race étrangère !
Mais Albion vaincue, en fuyant, l'œil sanglant,
Sent la rage envahir ses honteuses blessures,
Et la vengeance au cœur, baïonnette en avant,
Lance au hardi vainqueur de terribles injures.

Furieuse, elle accourt aux champs de Carillon,
Bondit comme une hyène aux flancs percés de flèches ;
Arrêtez fiers Anglais—halte-là, Albion !
Et roule épouvantée en ton sang que tu lèches.
Montcalm, Montcalm est là ; sous les coups de son bras
Tes enfants interdits courbent leur tête altière.
Honneur à toi Montcalm ! honneur à tes soldats !
Vous êtes bien les fils de la France guerrière—
Mais, hélas ! ces succès affaiblissent ton sang,
O ma chère Patrie ! il coule de tes veines,
Il a rougi les plis de ton vieux drapeau blanc,
Il inonde tes champs et tes fertiles plaines....

Sur les bords éloignés du fleuve Saint-Laurent,
Comme autrefois l'hébreux sur les bords de l'Euphrate,
Elle tend, mais en vain, ô spectacle touchant !
Ses bras ensanglantés devers sa mère ingrate ;

Et seule, abandonnée, interrogeant le sort,
Elle cherche à survivre à ses belles victoires,
Et chancelant soudain, dans un suprême effort,
Enlace le drapeau qui lui redit ses gloires.
Cette étreinte magique électrise son cœur,
Sa tête se redresse et son œil qui s'anime,
Embrasse, menaçant, le nouveau champ d'honneur
Qui doit l'ensevelir dans son élan sublime.

Comme aux jours glorieux, à la voix du clairon,
Ses derniers combattants dressent leur haute taille,
Et l'héroïque armée, ainsi qu'à Carillon,
Sous l'ordre de Montcalm marche vers la bataille.
Peuple suis-la, hélas ! aux plaines d'Abraham !
Avec elle s'éteint ta dernière espérance,
Que ton cœur soit rempli du soupir de Montcalm,
Avec lui tombe aussi le drapeau de la France.

L'anglais triomphe, ô ciel ! et la fière Albion
Contemple avec orgueil la France qui succombe ;
Sur nos remparts fumants, flotte son pavillon,
Et la Patrie en deuil pleure au bord de sa tombe.

Les vieux murs de Québec frémissent de terreur
Sous les cris triomphants de l'ennemi farouche,
Qui fier de sa besogne, enivré de fureur,
Caresse satisfait sa dernière cartouche.
Que ton sang, ô Montcalm, fertilise les champs,
Ou s'éteignit en toi l'espoir de la Patrie ;
Sur les membres épars de tes nobles enfants,
Qu'il coule et ressuscite en eux une autre vie !
Que l'illustre drapeau dont tu fus glorieux,
En tombant du sommet de nos vieilles tourelles,
Aille, en frappant le sol, aux mânes des aïeux,
Redire palpitant tes luttes immortelles !

Dans leurs tombeaux sacrés, vainqueur de Carillon,
Dépose ton amour dont notre race est pleine ;
A la postérité, tu laisses ton blason,
A l'anglais triomphant, les moissons de la plaine !
Adieu, ô chère France, ô toi, dont à genoux,
Nous avons si souvent récité l'épopée ;
Ton bras qui nous guidait s'est retiré de nous,
Et tu le sais, pourtant, si nous t'avons trompée.
Jusqu'à la dernière heure, implorant ton secour,
Nous t'avons consacré notre sang, goutte à goutte,
Mais sur ton cœur flétri, régnait la Pompadour ;
Tu fus sourde à nos pleurs— L'anglais est maître, [écoute :

Entends ses cris vainqueurs au sein de la cité !
Il profane le sang qui rougit cette terre,
Où jadis, tu venais, dans ta félicité,
Jeter les fondements d'une race prospère

Vois flotter sur nos forts, et nos tours, et nos murs,
Le drapeau d'Albion couvrant le Nouveau Monde ;
Entends les bruits confus et les tristes murmurs
Que le grand fleuve enfante et roule dans son onde ;
C'est l'écho de ton nom qui porte à l'avenir
La chute de ta gloire, aux plaisirs sacrifiée,
C'est d'un peuple brisé, le suprême soupir,
Qui va frapper au seuil de notre destinée.

Ce sont les chants d'orgueuil d'un cruel ennemi,
Qui se mêlent hélas ! aux sanglots de nos femmes ;
C'est le deuil remontant plus d'un siècle et demi,
Et qui de nos martyrs, fait soupirer les âmes.
C'en est fait, France, adieu !... Mais que dis-je, ô Lévis !
Ton armée est debout, et ton bras qui menace,
Libre, provoque encor les oppresseurs surpris,
Qui dans Québec détruit, promènent leur audace.

Espère, ô Canada, ton astre brille encor !
Tes remparts sont conquis, ta blessure est immense,
Mais de tes défenseurs, le dernier n'est pas mort,
Et ce n'est qu'avec lui que meurt ton espérance.

Lorsque dans la nuit sombre, au sein de l'océan,
Ballotté par les flots et la noire tourmente,
Le navire éperdu, dans le gouffre béant,
Plonge, et reçoit le choc de la houle écumante ;
Quand sa voile gémit, et que nul astre aux cieux,
N'apparait pour guider sa marche dans l'orage,
Si soudain, dans l'espace, un phare lumineux,
Lui montre au loin le port et dessine la plage,
L'équipage sent naître en son âme l'espoir ;
Puis oubliant la nuit et la vague cruelle,
Chacun offre son bras où parle le devoir,
Et bénit du regard le phare qui l'appelle.

Ainsi parut Lévis, rayonnant, radieux,
A la Patrie en pleurs, mais grande en sa souffrance,
Puis alors qu'à sa mère, elle fait ses adieux,
Rendit à ses enfants la force et l'espérance.
Albion, la victoire a déserté ton camp....
Tu ne tiens pas encor ton héroïque proie !
Hier, tu vis couler à flots son noble sang,
Aujourd'hui tes guerriers tombent à Sainte-Foye.
Ils tombent sous les coups de Lévis triomphant !
Les airs ont retenti d'un long chant de victoire....
Peuple, relève haut ton front et sois content,
Ton honneur est vengé, tu retrouves ta gloire !

Oui, le sang de Montcalm, sur ces champs immortels,
Où Wolfe en expirant ébranla nos trophées,
Comme un sang de martyr, inondant les autels,
Fit descendre sur nous l'honneur de nos armées.

Toi qui le leur rendis, Lévis, vaillant vainqueur,
Reprends le vieux Québec, foyer de notre race,
Et sur ses chers débris, laissant parler ton cœur,
Fais reparaître, hélas ! la France qui s'efface.
Va relever la croix que nos pères, un jour,
Dressèrent vers le ciel, sur cette belle terre,
Et qui vient de tomber, entraînant notre amour,
Sous le bras criminel de la fière Anglèterre.

Le conquérant pâlit, et les ombres du soir
S'étendent froidement sur ses armes tremblantes ;
Chaque coup de canon ébranle son pouvoir,
Et fait planer la mort sur les ruines fumantes.
Mais alors que Lévis frappe son dernier coup,
Qu'affolée, Albion, voit faiblir sa conquête,
Sur les murs, mille anglais surgissent tout-à-coup,
Et font vibrer les airs de mille cris de fête.

Deux vaisseaux ennemis s'avancent dans le port....
France, il n'est plus d'espoir—Lévis, ton arme tombe !
Le nombre a triomphé ! L'anglais par ce renfort,
Voit la fin du grand drame, où le français succombe.

En face du vainqueur, infortunés guerriers,
Levez vers Dieu vos fronts immortels et sans tache,
Vous tombez, mais couverts d'homériques lauriers,
Vous avez, en géants, accompli votre tâche.
La conquête a gravi son joyeux piédestal ;
Albion la contemple et son âme tressaille,
Sa voix, en insultant notre amour filial,
Lance un défit sanglant à la Cour de Versaille.
Sur les débris épars du vieux Stadaconé,
Où dorment nos martyrs et nos braves ancêtres,
L'amour de la Patrie, en deuil et prosterné,
Attend en frémissant, la loi des nouveaux maitres.

Les malheureux vaincus ont regagné leurs toits...
Le drapeau blanc n'est plus, et la Nouvelle France
Qui jusqu'àlors avait fait l'orgueuil de ses rois,
D'une tremblante main, soumise en sa souffrance,
Sous le regard de Dieu, confirme le traité,
Où sa mère oublieuse à consommé son crime.
L'autel reste debout ! o Sainte Liberté !
Tu planes comme un aigle au-dessus de l'abîme,
Où tombant, nous croyions voir sombrer notre foi.
Dans nos cœurs, sont gravés nos sublimes emblêmes...
France, malgré ta faute, oui, notre cœur à toi,
Le vaincu se console en ses douleurs suprêmes !

DÉSILLUSION

Dis, mon amour, d'où viens-tu donc ?
Tu me reviens tout en alarmes,
Et je vois, en deuil, sur ton front,
L'illusion verser des larmes.
Dans ton vol, as-tu, quelque part,
Touché des épines cruelles ?
A la recherche d'un regard,
Aurais-tu blessé tes deux ailes ?

Tu n'es plus le même, tes yeux
Dont j'admirais la douce flamme,
Quand je les vois, mystérieux,
Me cachent l'ardeur de ton âme.
Dans ta course à travers les fleurs,
Qui fraiches, émaillaient ta route,
As-tu respiré des odeurs
Où ton cœur a puisé le doute ?

Tu m'as bien dit pourtant un soir :
" Je t'aime ! unissons nos pensées !
Ayons tous deux le même espoir,
Que nos âmes soient fiancées ! "
Naïf, je crus en ton serment...
Pour un regard, pour un sourire,
Pour la conquête d'un instant,
Tu livras ton aile au zéphyre.

Je te suivis, ô mon mignon,
D'un œil jaloux, plein d'amertume.
Alors je vis mon horizon
Se couvrir d'une épaisse brume.
Je te suppliai, mais en vain,
De te rappeler ta promesse,
De ne point verser le chagrin
Dans la coupe de ma tendresse.

Tu t'envolas, et tout en pleurs,
Seul témoin de ton inconstance,
Je te vis arracher les fleurs
Qui parfumaient mon existence.
Qu'en as-tu fait, amour fier ?...
A qui les as-tu donc données ?
La main qui les reçut, hier,
Demain les trouvera fanées ;

Et livrant leurs feuilles au vent,
Elles tomberont en poussière
Sur le chemin, où, si souvent,
Tu répondis à ma prière.
O tendres fleurs, sous l'œil de Dieu,
Tombez avec mon espérance,
De mon amour couvrez l'adieu,
Cet amour né pour la souffrance.

Sept. 1889.

RÊVERIE

Le mois de mai s'installe en roi sur la nature
Et lui prodigue, épars, ses apprêts radieux ;
Dans les bois, les ravins, un immense murmure
De bruissements, de voix, s'élève jusqu'aux cieux.
L'oiseau, lance son trille,
Et chante le reveil,
Et le matin, quand brille
Le bienfaisant soleil,
La fleur lève la tête,
Aspire ses rayons,
Puis ouvre, la coquette,
Ses bras aux papillons.

Tout vibre dans les bois, et j'aime ce langage....
Ces soupirs, ces accents divins, mystérieux,
Que la brise embaumée exhale au frais feuillage,
M'élèvent de la terre et me parlent des cieux.
Alors, dans un beau rêve,
J'interroge ta foi;
Aimable fille d'Ève
Tout me parle de toi!
Le ruisseau qui babille
Sur son lit de velours,
Murmure, ô jeune fille,
Ton nom, et mes amours.

Tout sourit, se ranime, et l'air rempli d'arômes
Caresse mollement les rameaux et les prés;
Aux regards attendris, en balançant leurs dômes,
Les grands arbres font voir mille nids diaprés.

C'est le temps où la flamme
Qu'inspire le printemps,
Réveille dans notre âme
Les souvenirs d'antan ;
Et moi, ô ma chérie,
Qui m'abreuve, rêveur,
A ces flots d'harmonie,
Je sens battre mon cœur.

Il bat, et chaque élan, soupirant ma tendresse,
S'emflamme sous le feu de ton puissant regard ;
Il semble que partout, friponne enchanteresse,
Il m'épie, et me suit, et me lance son dard.
Tu souris, et ta lèvre
Semble un rayon du ciel
Qui tempère ma fièvre
En y versant le miel.

Mais tu fuis, et je reste,
T'envoyant un baiser,
Dans mon songe céleste
Tu n'as fait que passer.

Reviens, ô ma mignonne, oui, oui, reviens... ta trace
En s'effaçant fait naître, en mon âme, des pleurs...
Je veux que le mystère où je puise ta grâce
Dure au moins plus longtemps que le parfum des fleurs.
Illusion dorée
Avant que de finir,
A ma chère adorée,
Porte mon souvenir...
Redis lui, dans ta course,
Ce qui m'a fait rêver;
Que son cœur est la source
Où je veux m'abreuver.

Montréal, mai 1889.

ACROSTICHE

A MADAME GEORGE COTÉ, DE SAINT-HYACINTHE

Sur la mort de sa fille.

En vain la froide terre aux cieux te disputait,
Vierge, dont la candeur n'était point de ce monde,
Au banquet des élus ton âme t'invitait!....

Calme ton cœur, ô mère! en ta douleur profonde,
Offre à Dieu le calice où déborde le fiel....
Toute vie, ici-bas, passe hélas! comme l'onde,
Et ceux qui ne sont plus nous attendent au ciel.

Avril, 1893

SIR JOHN N'EST PLUS

—

Sir John n'est plus ! la dixième heure
Aux Chambres sonne lentement,
Tandis qu'Ottawa, tristement,
Prête l'oreille aux glas qui pleure.
Depuis sept longs jours, l'âme en deuil,
Redoutant cette heure fatale,
Tout entière, la Capitale
A vu s'entrouvrir son cercueil.

De l'Atlantique au Pacifique,
Réveillant les échos navrés,
Les bulletins désespérés
Ont rempli toute l'Amérique.
Jusqu'au delà de l'Océan,
Dans le vieux monde, où toute gloire
Trouve une place dans l'histoire,
On a parlé de ce géant.

Il n'est plus! Mille accents funèbres,
Portés par l'électricité,
Traversent bourg, ville et cité,
Que la nuit couvre de ténèbres;
Et le peuple que son drapeau,
Depuis longtemps, guide, prospère,
Comme un fils qui pleure son père,
Verse des pleurs sur son tombeau.

Ah ! sur sa mort, peuple, sanglote,
Cueille bien son dernier soupir,
Et que toujours son souvenir
Te rappelle un grand patriote !...
Vois, devant toi, cet horizon
Dont l'étendue est infinie !
Il fut taillé par son génie
Dans la confédération.

Ses œuvres remplissent la terre
Que tu foules en triomphant ;
Hier tu n'étais qu'un enfant,
Aujourd'hui, vaste est ta carrière.
Oh ! oui, tu peux lever le front,
Et marcher devant toi sans craindre,
Car l'homme qui vient de s'éteindre
T'a fait fort contre tout affront.

Bénis son nom, et que tes larmes,
En l'arrosant le rendent fier ;
Et que ses ennemis d'hier,
Enterrant leur haine et leurs armes,
Oubliant leurs griefs passés,
A l'ombre de son mausolée,
Exhalent, l'âme désolée,
La prière des trépassés !...

Repose en paix vieillard célèbre !
Ta gloire ne périra pas :
Va rejoindre dans le trépas,
Cartier, ton compagnon funèbre !
Héritier de ses grands projets,
Tu sus en avoir le génie :
Tous deux, vous fîtes la Patrie,
Elle vous doit même regrets....

Ottawa, juin 1891.

AUX MARINS FRANÇAIS

Canadiens, descendants d'une race héroïque,
Vous qui n'avez jamais oublié les aïeux,
Vous qui tout en servant le drapeau britannique,
Toujours, vers notre France, avez tourné les yeux,
Précipitons nos pas au port de notre fleuve,
Que viennent de toucher des marins accourus,
Dont les vaisseaux gaîment, dans leur parure neuve,
Tressaillent de bonheur sur ses flots bleus émus.

Il n'est plus, sur nos bords, le farouche sauvage
Qui du sang de la France inonda notre sol,
L'Anglais nous tend la main, et l'écho du rivage,
Aux accents de vos voix, Français, reprend son vol ;
Il va dans chaque tombe, où sommeillent nos pères
Qui tombèrent jadis sur le champ de l'honneur,
Et cherche à ranimer leurs mânes tutélaires,
Pour crier avec nous : " France, à toi notre cœur ! "

Le temps a respecté leur auguste mémoire ;
Ils ne sont plus, mais nous qui nous en rappelons,
En lisant leurs exploits aux pages de l'histoire,
L'orgueil national illumine nos fronts.
Frères, ainsi que vous, fils d'une même mère,
Nous parlons votre langue, aimons le même Dieu ;
Si le règne français, hélas ! fut éphémère,
Si trop tôt, au drapeau, nous dûmes dire adieu,

Nous nous en consolons, quand la voix du Vieux Monde
Vient saluer en nous des cœurs toujours français
Et sur ses bords lointains où notre espoir se fonde,
Nous vieillirons ainsi sans devenir anglais.
Un jour, quand sur nos fronts, planait la tyrannie,
Et qu'une main de fer étouffait nos efforts,
Un faux prophète crut, si proche l'agonie,
Que ces mots de triomphe ébranlèrent nos forts :

"Les derniers rejetons de la race bretonne,
"Demain, verront leur sang s'éteindre en sa fierté,
"Et nous, fils d'Albion, gloire de sa couronne,
"Nous foulerons aux pieds leur immortalité !....
Mais le ciel où nos cœurs cherchaient leur espérance,
Qui toujours sûrement nous guida par la main,
Répondit : "tu vivras fils ainé de la France,
"Marche à pas de géant, illustre ton chemin !"....

Et depuis, nous avons propagé notre race :
Albion qui n'a pu lui creuser un tombeau.
Aujourd'hui la salue, et lui donne sa place
Sous les plis protecteurs de son puissant drapeau.
Libres comme aucun peuple, en notre foi profonde,
Nous adorons l'autel qu'adoraient nos aïeux,
Et frères, c'est ainsi que la race féconde
Grandira, sans faillir, sous le regard des cieux.

La paix règne au foyer, et l'on sent dans nos veines,
Couler, comme autrefois, le noble sang français ;
Les ennemis d'hier ont enterré leurs haines,
Et, la main dans la main, nous marchons au progrès.
O vous qui nous venez de la France chérie,
Que vos cœurs à nos cœurs s'unissent en ce jour !
Si nous avons perdu notre ancienne patrie,
Pour elle, nous avons encor le même amour !

27 Août, 1892.

LE DERNIER JOUR DE DÉCEMBRE.

Jeunes enfants, où courez-vous ?
Que cherchez-vous donc par la rue,
Dans la neige jusqu'aux genoux,
Trépignant de joie inconnue ?
Vous vous jetez sur vos traîneaux,
Sillonnant le frimas qui crie,
Bondissant comme des agneaux
Sur le gazon de la prairie.

Que respirez-vous donc dans l'air ?
On voit à travers vos fourrures,
Sourire aux frissons de l'hiver,
Vos fraiches et douces figures ;
Et vos regards n'arrêtent pas ;
Tout les charme, les intéresse:
Que se passe-t-il ici-bas ?
D'où vient ce souffle d'allégresse ?

Serait-ce un rayon de printemps
Dont Dieu réjouirait la terre,
Tout exprès pour vous, chers enfants ?
Enfants, d'où vient donc ce mystère ?
Jetez autour de vous les yeux,
Voyez, c'est la même tristesse,
Le monde n'est pas plus heureux,
Et le même souci l'oppresse ;

L'homme reste sombre et rêveur,
Plein des affaires de la vie,
Traînant les chaînes du labeur
Où l'existence le convie.
La ville est la même qu'hier,
Et malgré ses grands airs de fête,
Souffrant, sous le froid de l'hiver,
Le pauvre courbe encor la tête.

Le vieillard n'en est pas plus gai,
Ce jour même ajoute une ride,
A son front pâle et fatigué !
Son sort n'en est pas moins rigide.
Dites, enfants, quel est ce jour
Exempt de larme, exempt d'orage,
Qui dans un horizon d'amour
Se lève en saluant votre âge?

Réjouissez-vous, profitez-en,
Il est pour vous plein de promesses,
Chers anges, c'est le nouvel an,
C'est le jour des grandes caresses ;
Oui, préparez-vous-y, chéris,
Par des gaîtés folles et pures ;
Dominez de vos joyeux cris
Les misères et les murmures !

Et quand à son dernier soupir,
—A l'heure où la nuit solennelle,
Ouvrira, fraîche, à l'avenir,
Sa tremblottante et rêveuse aile,—
Décembre, dans les bras du temps,
Engloutira ses débris sombres,
Alors, anxieux, palpitants,
Enfants, prêtez l'oreille aux ombres ;

Ces ombres dont vous ont parlé,
En souriant, mères, marraines,
Qui viennent du Ciel étoilé,
Traînant un char chargé d'étrennes.
Puis elle rempliront vos bas
De joujous, bonbons, mille choses,
Que toute la nuit, sous vos draps,
Vous verrez en des rêves roses.

Ainsi l'imagination
Vous fait voir la nouvelle année :
Tendre fleur de l'illusion,
Hélas ! pourquoi t'es-tu fanée !
Je voudrais rebrousser chemin,
Revivre en ce temps éphémère,
Où de la veille au lendemain,
Je poursuivais quelque chimère.

Mais je suis au temps du réveil,
La réalité se dévoile,
Et je vois au lieu d'un soleil,
Vaciller une pâle étoile.
Chaque an qui passe sur mon front
Lui donne un baiser de tristesse,
Enlève un rayon au fleuron
De ma fugitive jeunesse ;

Mais que dis-je ! non, non, je veux
Te saluer quatre vingt-onze !
Dans tes longs plis reçois mes vœux,
Que tes plis soient d'or ou de bronze !
Puis, aux êtres qui me sont chers,
Que ces vœux te fassent sourire,
Que de bonheur soient tous les airs
Dont pour eux vibrera ma lyre !

Decembre 1890.

SOUVENIRS DE MELOCHEVILLE

AU DR. HENRI CAYLEY, DE BUTTE CITY

O mon ami ! quel vent cruel
A séparé nos chères voiles?
Sous le regard de l'Eternel,
En fixant les mêmes étoiles,
Un jour, pourtant, nous nous disions :
" Sur la vaste mer de la vie,
" Voguons ensemble, et que nos fronts
" Se portent haut pour la patrie !

" Que nos barques longent les bords
" Dont l'écho redit notre enfance ;
" Ici, propices sont les ports,
" A nous la vie et l'espérance ! "
Nous avions alors dix-neuf ans ;
Jusqu'à ces jours, nos tendres mères
Avaient pris soin de nos printemps
Et cueilli leurs fleurs éphémères.

Te souvient-il de leurs baisers,
De leur enlacement étrange ;
Des abîmes et des dangers
Que nous indiquait leur doigt d'ange ;
Lorsque enivrés de liberté,
Contemplant la mer et les cimes,
Nous écoutions la vanité
Rire des dangers des abîmes ?

A l'appel du destin commun
Qui veut qu'après l'adolescence,
Chaque homme taille son chemin,
Nous partîmes, pleins d'espérance.
Pendant cinq ans, un doux zéphir
Nous berça sur des ondes calmes,
Et nous sembla, dans l'avenir,
Se plaire à caresser nos palmes.

Déjà, nous voyions les amis,
Echos de la fortune ingrate,
Me sourire, fils de Thémis,
Et t'acclamer, fils d'Hippocrate.
Ainsi, chères illusions,
Vous remplissiez nos jeunes têtes,
Par vous, jamais nos horizons,
Ne devaient avoir de tempêtes.

Mais soudain, ton ciel obscurcit,
Henri, c'était un temps d'orages,
C'était à l'heure du souci,
A cette heure où le vent des âges
Se déchaîne et révolte, au cœur,
L'ambition, ardente flamme,
Qui dévore joie et bonheur.
L'aquilon souleva la lame,

Gonfla ta voile, et loin de moi,
Je vis ta barque disparaître.
Tes adieux, pleins de mon émoi,
De la rive qui nous vit naître,
Réveillèrent tous les échos ;
Et l'hymne de notre jeunesse
Fit entendre ses derniers mots
Que je répète avec tristesse :

"L'illusion de vos printemps,
"La douce illusion s'efface,
"Les belles fleurs volent aux vents,
"Sans même vous laisser leur trace!"
Depuis, bien des rêves ont fui,
Souvent a pâli mon étoile....
Et je promène dans l'ennui
Près de ces bords ma triste voile.

Lorsque le vent souffle trop fort,
Que les flots blanchissent la plage,
J'ose parfois rentrer au port
Pour songer à notre jeune âge....
Et puis, sur nos chers souvenirs,
Sur notre passé, sur chaque heure,
Je laisse errer de longs soupirs,
Je les évoque et je les pleure.

Et c'est alors, que tour-à-tour,
Sous mes regards mouillés de larmes,
Passent, hélas ! avec amour,
Ces endroits aux durables charmes :
Les bois, le bisson, les îlots,
Et les Cascades azurées
Qui roulent au sein des sanglots
Leurs grandes vagues irritées ;

La grève aux immenses galets,
Où souvent à peine à l'aurore,
Nous allions tendre nos filets
A l'alouette au chant sonore ;
Et le ruisseau mystérieux
Qui serpente sous les grands chênes,
Que le printemps rend furieux
Et fait déborder dans les plaines ;

Il porte encore au Saint-Laurent
Le tribut de ses ondes blanches,
Mais je n'y vois plus, jeu d'enfant,
Nos petits radeaux faits de branches.
Ah ! combien nous prenions plaisir
A les voir plonger dans l'écume,
Se délier, et puis s'enfuir,
Les branches, à travers la brume.

Ainsi, nous avons vu les jours
De notre éphémère jeunesse
Nous échapper, et dans leur cours,
Creuser un sillon de tristesse.
Mais, là-bas, sur les verts côteaux,
Je vois la maison paternelle !
Tout est désert, seuls, les moineaux
Y font entendre leurs bruits d'aile.

De ces vieux murs démantelés
Le temps désagrégea la pierre,
Et sur les pans tout délabrés,
On ne voit plus grimper le lierre ;
Se mêlant aux soupirs du vent,
Le soir, par les trous des façades,
Entrent comme un funèbre accent
Les tristes sanglots des Cascades.

Je songe à ceux que le trépas
M'a ravis sous ce toit qui tombe....
Ces sanglots ne viennent-ils pas
Des sombres échos de leur tombe ?
Oh ! alors, je me sens frémir,
Je prête une oreille attentive ;
Je crois entendre leur soupir,
Et voir leur ombre fugitive.

O mon ami, toi que le sort
A jeté loin de notre plage,
Tu reviendras encore au port,
Témoin de notre plus bel âge ;
De mes printemps, le nid chéri,
Sera bientôt couché par terre !
Viens, nous irons, ô cher Henri,
Pleurer sur sa dernière pierre !

Décembre.

COURAGE

Aux opprimés du Manitoba

Peuple, ton noble front s'assombrit en ces jours,
Où l'ennemi t'opprime,
Et ton regard s'attriste, et remonte le cours,
De ton passé sublime.
Ton passé, c'est l'écho de ton généreux cœur,
L'écho de ta vaillance,
Qui fit taire un beau jour la haine du vainqueur,
Et cesser ta souffrance.

Jusqu'alors, méprisant les plus sacrés des droits,
Ta foi, ton beau langage,
Le fanatisme aveugle, aux sentiments étroits,
N'eut pour toi que l'outrage.
Mais ta puissante voix, invoquant les traités,
Triompha noble et fière,
Et l'oppresseur d'hier te vit à ses cotés,
Poursuivre ta carrière.

Tu le traitas en frère, et pour un but commun,
Les mêmes destinées,
Tu lui dis : " peuplons donc chacun notre chemin,
Nos races sont liées ! "
Et tu lanças tes fils de par le Canada,
Dans les immenses plaines,
En leur léguant ta foi qui toujours les guida,
Et ton sang dans leurs veines.

Ils ont fertilisé, ces nobles rejetons,
Des sollitudes vastes,
Et l'histoire a déjà gravé leurs actions
Dans ses sublimes fastes.
Mais aujourd'hui, hélas ! jaloux de leurs progrès,
L'orangisme s'alarme,
Et comme aux anciens jours, ivre du sang français,
Il aiguise son arme.

Impuissant contre nous qui sommes plus nombreux,
Il vous frappe, ô mes frères !
Qui vivez isolés, loin de nos grands flots bleus,
De nos paisibles terres.
Sa haine se réveille—il n'était qu'endormi —
C'est cette haine antique
Sur laquelle est passé près d'un siècle et demi,
Sa haine fanatique.

Les Greenway, les Martin, la portaient dans leur sein ;
Ce sont des *loyalistes* :
Qui n'ont qu'un seul mot d'ordre, un mot d'ordre
[assassin ;
" Guerre et mort aux papistes ! "
Que vous ont-ils donc fait ces pionniers hardis,
Fils d'une grande race,
Qui poussés par leur foi, l'amour de leur pays,
Taillent là-bas leur place.

N'ont-ils point travaillé pour l'honneur du drapeau,
Qui flotte sur nos têtes ?
N'ont-ils point, plus que vous, dans ce pays nouveau
Agrandi nos conquêtes ?
Jusqu'aux bords de la Rouge, et la Saschachewan
N'ont-ils pas, ô Patrie !
Les premiers, proclamé ta gloire, où le wigwam,
Seul te donnait la vie ?

Le Nord-Ouest est ouvert, et l'immigration
Déchire ses entrailles ;
Rejetons de la France, ô génération !
Vois donc, quand tu travailles,
Ce que ton bras enfante ! Anglais tout vous est prêt.
De vos voix importunes
Reveillez les échos du pays qu'elle a fait
Taillez-y vos fortunes !

Mais que dis-je, déjà, vous avez, fiers anglais,
Envahi ces domaines,
Et vous voulez, hélas ! en chasser les français,
Etouffer dans vos haines,
Et leur langue et leur foi, ces trésors précieux
De leur grandeur future....
Les traités qu'ont signés vos illustres aïeux,
Sont-ils une imposture ?

Quoi donc excite en vous cette guerre sans nom,
Cette croisade inique ?....
Sommes-nous déloyaux, anglais ? Ah ! certes, non !
Sur ce sol d'Amérique
Nous avons comme vous su defendre Albion
Rappelez-vous nos braves
De l'an dix-huit-cent-douze ! alors ma nation
Souffrait dans vos entraves.

Évoquer le passé, superbes oppresseurs !
C'est dire que ma race,
A l'ombre du drapeau dont je sers les couleurs,
A mérité sa place.
Oh ! oui, car sans le bras de ses généreux fils,
Sans leur loyauté fière,
Ce drapeau pour toujours, aurait fermé ses plis,
Et mordu la poussière ;

Mais vous n'écoutez pas ces précieux échos
De notre belle histoire ;
Eh bien ! soyez leur sourds ! nous, fils de ces héros,
Nous en gardons mémoire !...
Et vous, frères chéris, qui souffrez loin de nous,
Soyez forts dans l'orage,
Nos aïeux immortels ont souffert comme vous,
Mais sans perdre courage.

L'orangisme verra dans ses derniers efforts,
Que vos fertiles veines
N'en ont pas moins de sang, que vous êtes plus forts,
Que ses rages sont vaines ;
Alors, bien à regret, n'entravant plus vos pas,
Que guide l'espérance
Il s'écriera, lassé : " Ce peuple ne meurt pas,
Il est fils de la France ! "

Octobre 1890.

VIVE LA FRANCE !

(APPEL A LA JEUNESSE.)

Jeunesse, espoir de l'avenir,
O génération nouvelle !
De ton âme laisse jaillir
La patriotique étincelle !

Remplaçant les vieux, à ton tour,
Il te faut combattre, sois forte ;
Si la Patrie a ton amour,
Sois son invincible cohorte.

On dit que le sang des aïeux
Se refuse à remplir tes veines,
Que loin d'être brave comme eux
Tu fuiras les luttes prochaines ;

On dit même que dans ton cœur,
Une coupable indifférence
A tari la voix de l'honneur
Et tout sentiment de vaillance.

Allons, jeunesse, lève-toi !
Ne souffre pas que l'on te raille !
Sous le bouclier de la foi,
Défends ton sang, défends ta taille !

Des martyrs couchés au tombeau,
Accomplis l'immortelle tâche.
Et que les plis de ton drapeau,
Ne flottent jamais sur un lâche.

Vigilente et prête toujours,
Porte avec orgueil ta cocarde ;
Sois l'astre de nos sombres jours,
Dans la bataille, l'avant garde.

Plus d'un de nos vieux défenseurs,
Esclaves de la politique,
En silence, des oppresseurs,
Souffrent la guerre fanatique ;

Mais toi jeunesse dont le cœur
Vibre d'amour et d'espérance,
Debout ! sans reproche et sans peur,
Marche, en criant : " vive la France !"

Mai 1893.

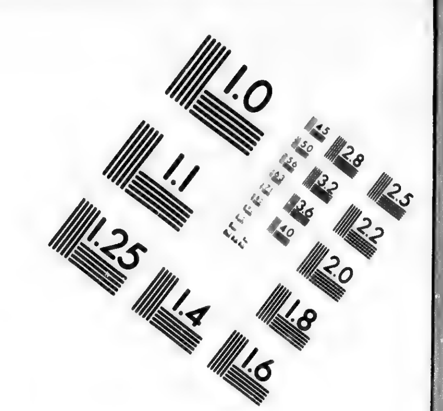
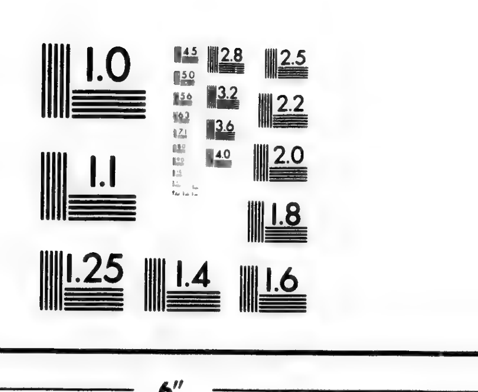


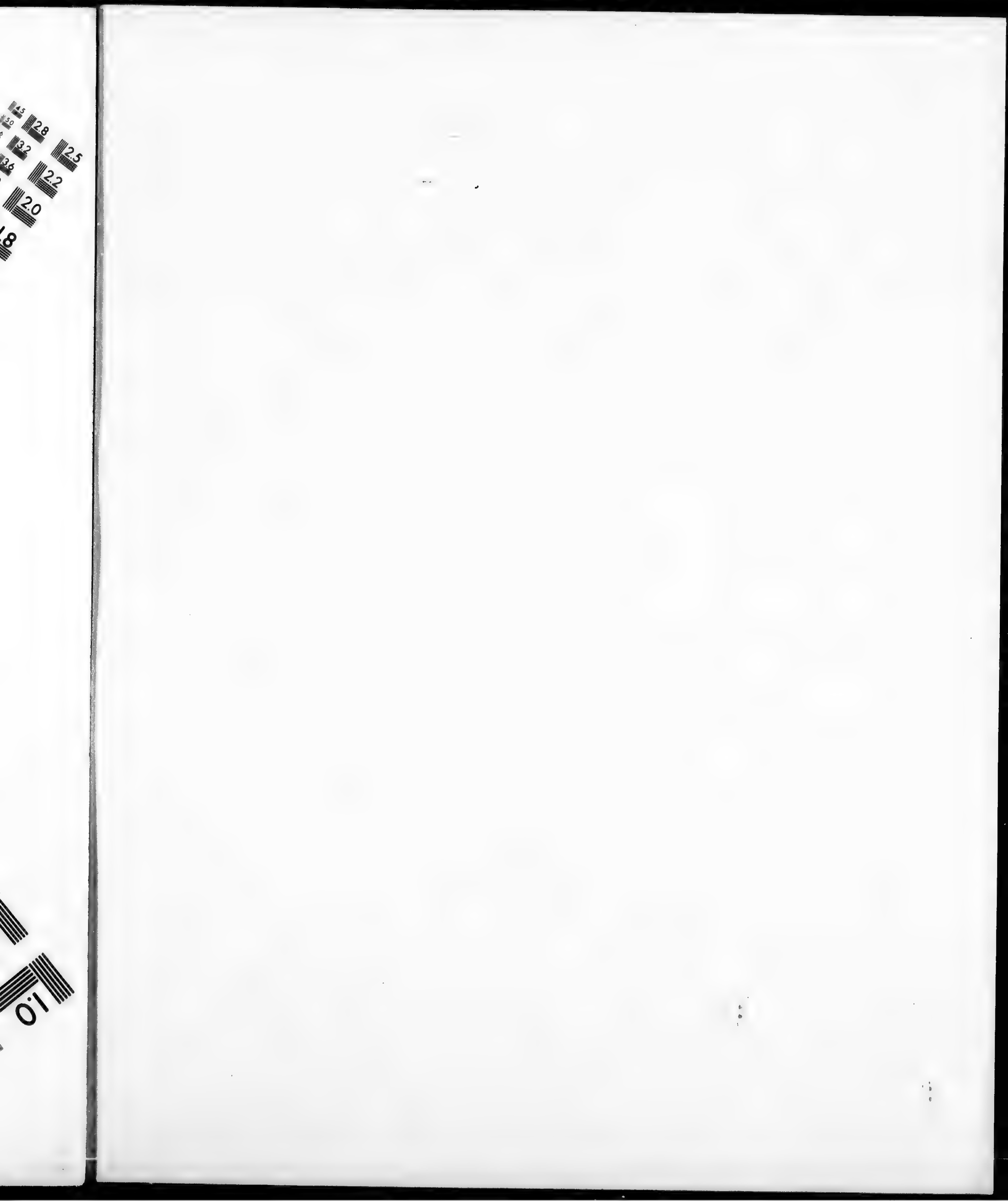
**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



6"

Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



ASPIRATION.

A Melle. X...

O douce nuit ! dans ton silence,
Viens poser sur mon front rêveur,
Ton ombre où mon âme s'élance,
Ton rêve où s'enivre mon cœur.

Étends sur moi ton sombre voile !
Mais dans ses plis laisse-moi voir
Cette mystérieuse étoile
Qui berce mon craintif espoir.

Scintillante, elle me convie
A sourire à son feu si beau....
Elle se lève sur ma vie,
Et semble en être le flambeau.

Sous ses regards, comme le givre
Qui fond sous les feux du matin,
Ma pauvre âme fond et s'enivre
Pleine de leur rayon divin.

C'est le bonheur qu'elle lui verse,
C'est par elle que je souris,
Et les sentiers que je traverse
Par elle, deviennent fleuris.

Cette étoile, c'est toi, ma chère !
Que j'aime à te faire la cour !
Ta lumière c'est le mystère,
Ta douce chaleur, c'est l'amour !

Quand l'ennui sur mon front voltige
En soupirant ses tristes chants,
J'ai recours à ton grand prestige,
A tes rayons purs et touchants.

Ah ! si jamais, étoile chère,
Tu disparaissais à mes yeux,
Je ne tiendrais plus à la terre
Où seule tu me rends heureux !

Novembre 1892.

INDISCRETION.

Le ciel était serein, le soir,
Où je cueillis dans ton œil noir,
La douce flamme
De ta chère âme.

Nous étions seuls sous les ormeaux
Qui tendent leurs touffus rameaux
Pleins de murmures
Sur l'onde pure.

Depuis longtemps nous écoutions
Les derniers refrains des pinsons,
Dans la feuillée
Émerveillée ;

Nos cœurs étaient remplis d'émois,
Le bois, la grève, avaient des voix,
Où l'amour tendre
Se fait entendre ;

Et c'est alors que dans ta main,
Je laissai la mienne en chemin....
Audace extrême,
Vois-tu je t'aime.

Tu n'osas point la repousser,
Et tu souffris même un baiser
Dont la ramure
Sut le murmure.

Tu rougis un peu, j'en conviens,
Voilà pourquoi je n'eus les tiens....
Merci de même,
Vois-tu, je t'aime !

Il est bien loin déjà ce jour !
Mais mon âme en garde l'amour ;
Et ma chérie,
Ma rêverie.

Souvent sous les ormeaux, le soir,
Suspend son vol et va s'asseoir.
    Mais tout s'efface,
    Même ta trace !

Tu n'es plus là ! seuls les oiseaux
Et le gazouillement des eaux
    Rappellent l'heure
    Qu'hélas ! je pleure !

Juin 1889.

REVEIL.

Mai nous sourit, ô ma mignonne !
Et nous invite dans le bois ;
Sous ses baisers, l'arbre frisonne,
Et se remplit de mille voix.

A l'espérance ouvre ton âme,
Laisse, laisse parler l'amour !
Lorsque tu m'as donné ta flamme,
Ce fut Mai qui nous fit la cour.

Saluons-le, ô ma chérie !
Allons encor cueillir des fleurs
A travers le bois, la prairie,
Où se sont compris nos deux cœurs.

Te souvient-il bien du gros chêne
Qui fut témoin de nos serments,
Où nous avons noué la chaîne
De tous nos jours et nos moments ?

Il jette encor son ombre chère
Sur le ruisseau limpide et pur
Qui gazouillait dans le mystère
En reflétant ton œil d'azur.

Allons, il est encor le même, .
Pas plus que nous il n'est changé—
A l'écho redire : " Je t'aime ! "
Ce mot tant de fois échangé.

Mai 1888.

AMEN.

Ah ! viens, viens, le bois nous invite !
Fuyons les bruits de la cité,
Loin de la foule qui s'agite
Et de sa factice gaîté.

Allons dans la paix, le silence,
Respirer le parfum des fleurs,
Puis aux bras d'or de l'espérance
Suspendons le nid de nos cœurs !

Vois-tu, là-bas, cette colline
Fuyant sous les arbres ombreux ?
Au pied, le lac qui la câline
Dans le miroir de ses flots bleus ?

Là, l'on entend dans le mystère,
Dans les feuilles, dans les rameaux,
Des voix qui n'ont rien de la terre,
Se mêlant au chant des oiseaux.

Cupidon y fait sa retraite....
Viens, ma chérie, il nous attend !
Je sens de loin l'ombre discrète
Qui sur nos fronts ravis descend.

Cherchons le bonheur, fille d'Ève,
Cette fleur aux parfums exquis
Qui ne fleurit que dans le rêve,
Dans le silence, loin des bruits.

N'entends-tu donc pas dans ton âme,
Cette mélodieuse voix
Qui la caresse, qui l'enflamme,
Et lui dit : " aime, espère et crois ? "

Ces trois mots, de la vie humaine,
Sont le doux charme et le soutien ;
Ce sont les anneaux de la chaîne
Qui semble unir mon cœur au tien.

A ce motto, soyons fidèles,
Volons vers ce nouvel Éden !
Si l'amour nous ouvre ses ailes,
En souriant disons : " Amen ! "

Septembre 1893.

ODE A LEON XIII

A L'OCCASION DE SON JUBILÉ SACERDOTAL

(Poésie lue à la séance de bienvenue, offerte par le Cercle Ville-Marie, à Sa Grandeur Monseigneur Soulé)

Salut noble captif, immortel Léon treize,
Vénérable pasteur qui par de là les mers,
Contemple ton bercail en ce jour d'allégresse ;
Salut ! pour consoler tes déboires amers,
De tous les points du globe, ô successeur de Pierre
Les peuples à tes pieds, se sont précipités,
En embrassant les plis de ta sainte bannière ;
Tes ennemis cruels en sont épouvantés !

Près de dix-neuf-cents ans ont cimenté ton trône
Que le Christ a posé, comme un immense roc,
Qu'en vain, dans leur fureur, de l'océan qui tonne,
Les flots en écumant battent de leur grand choc;
Immuable, il a vu tomber dans la poussière,
Ces empires puissants qui défiaient le ciel ;
Et c'est de là, Léon, qu'en sanctifiant la terre,
Tu poursuis les décrets du Père, l'Eternel.

Les accords de ta voix vibrent purs et célestes;
L'infidèle, étonné, les écoute en tremblant,
Et bientôt, dépouillé de ses erreurs funestes,
Il embrasse la Croix et devient ton enfant.
Dans ton divin bercail, un tigre sanguinaire
Ose-t-il pénétrer.....les larmes dans les yeux,
Tu l'invites, et s'il est sourd à ta prière,
L'anathème le frappe, il s'enfuit furieux. ...

Telle hésitant encor dans la nue enflammée,
La foudre gronde au loin, et rappelle aux mortels,
Que la puissante main du Seigneur est armée ;
Et soudain, ébranlant les confins éternels,
Tombe et s'abat terrible aux pieds de l'incrédule ;
Celui-ci lève au ciel un regard scrutateur,
Et pâle, et tout tremblant, de désespoir recule,
En s'écriant, vaincu : " Toi seul est grand Seigneur !"

Mais dans les fers, hélas ! ô sublime pontife !
Tu demandes en vain ta juste liberté,
Tu pleures sur les fils de l'infâme Caïphe,
Qui bravant le Seigneur, l'abreuvent d'impiété.
L'Europe s'en alarme, et pourtant, ses grands maîtres,
Ne sentant plus couler dans leur cœur refroidi,
Le sang pur, généreux, de leurs nobles ancêtres,
Désertent l'Étendard que l'enfer a maudit.

Cependant, à travers cette affreuse tempête
Que l'esprit infernal suscite contre toi,
Tu marches, le front haut, de conquête en conquête,
Et fais étinceler le flambeau de la foi.
Parcourant l'univers, aux quatre coins du monde,
Ta voix tient en éveil la catholicité,
Et le torrent béni de ta science profonde,
L'innonde, en lui portant la Sainte Vérité.

O France ! souviens-toi de ton antique gloire !
Fais tomber de tes yeux ce lugubre bandeau
Qui t'aveugle, t'accable, et flétrit ton histoire....
Écoute saint Louis du fond de son tombeau ;
A son sublime exemple, arme-toi de ton glaive,
Et va dire à celui dont il servait la loi :
“ Pape, illustre captif, la France se relève,
Ton patrimoine est libre et tu redeviens roi !”

Et l'on te chantera sur les lointaines plages,
Dieu te rendra la paix que tu cherches en vain;
Tu reverras ces jours, ces beaux jours d'autres âges,
Quand ton nom captivait le cœur du genre humain.
Mais, pourquoi demander l'appui de ces puissances,
Puisque Dieu te soutient, magnanime Léon ?
Dans ses mains, nous plaçons nos saintes espérances,
Bientôt, tes ennemis auront courbé le front.

Oui tremblez, ô grands rois dans vos faibles retraites !
Le Christ, comme un roseau brisera votre orgueil !
Vous voulez renverser sa croix et ses prophètes ?
Eh ! bien, il vous attend, sondez votre cercueil !
Vos efforts sont vaincus, la barque de saint Pierre
Poursuit sa mission ; dans ses célestes flancs,
Le monde catholique entonne une prière
Dont les anges émus répètent les accents.

Debout, au gouvernail, ô dévoûment sublime !
Léon brave les flots et la conduit au port ;
L'élément infernal en vain roule et s'abîme,
Le Pilote divin n'en paraît que plus fort
Son front rayonne pur sous sa large tiare,
Il sourit avec grâce en regardant les cieux,
Car, là-haut, Jésus-Christ se dresse comme un phare
Qui répand dans la nuit ses rayons merveilleux.

O Léon, qui pourra jamais chanter ta gloire !
Le ciel même s'incline aux accents de ta voix ;
La catholicité résume ton histoire,
Tu planes sur le monde et fais taire les rois.
Tu parles, et ta voix ébranlant ta poitrine,
Vole de bouche en bouche au sein des nations,
Chaque élan de ton cœur féconde ta doctrine,
Et l'immortalité grave tes actions.

En vain l'impie a dit : " Le Pape dans les chaînes,
Verra bientôt ses jours sombrer dans le tombeau ;
Je briserai son sceptre, et partageant mes haînes,
Les peuples serviront un étendard nouveau ! "
Oh ! non, car en ces jours, au milieu de l'orage
Qui semble confirmer cet espoir insensé,
Le Pontife reçoit l'universel hommage,
Et du haut des grandeurs les rois l'ont encensé.

Cent fois, l'écho de Rome, a sous les cris du monde,
Tressailli d'allégresse et proclamé Léon ;
Cent fois, l'orgueil vaincu dans son ardeur immonde,
A lancé vers le ciel, son terrible juron.
La papauté triomphe, et l'Eglise enivrée,
Entonne un chant d'amour à son divin époux....
Peuples tendez l'oreille à son hymne sacrée,
Prêtez lui vos concerts, peuples réjouissez-vous !...

O Léon ! digne objet de ce spectacle immense,
Toi dont le siècle admire et chante les grandeurs,
Reçois les tendres vœux de la Nouvelle-France,
Dont les enfant naguère arboraient tes couleurs.
Sur ce sol d'Amérique où, ta sollicitude
Vient si souvent verser les flots de ton amour,
Une race, à genoux, t'offre sa gratitude,
Et te demande, émue, un sourire en retour.

Oui, souris, ô Pontife ! à cette race fière !
Bénis son noble sang ! bénis son avenir !
Représentant du Christ, réponds à sa prière,
Et qu'à ta voix, le ciel la fasse resplendir !
Et soumise en sa foi, brillante d'espérances,
A l'ombre de la Croix qui veille à son berceau,
Digne de son passé, fidèle à ses croyances,
Tu la verras grandir au sein de ton troupeau !

Montréal, 1888

A MON COLLEGE.

(*Collège Bourget-Rigaud.*)

AU REVD. M. CHARLEBOIS, DIRECTEUR

Liberté ! liberté ! dans mon âme, jamais,
Ce mot n'a résonné plus puissant, plus magique,
Qu'au jour où j'ai franchi ton auguste portique,
O mon *Alma Mater*, pieux séjour de paix !

Comme un oiseau captif dont on ouvre la cage,
Je m'élançai joyeux, loin de tes nobles murs,
Et de la mer du monde abordant le rivage,
Je contemplai ses flots aux séduisants murmurs.

Des parfums enivrants couraient sur les eaux calmes
Que fendaient, par milliers, allant à tous les vents,
Des barques festoyant qui glissaient sur des palmes,
Et qui jetaient dans l'air de mélodieux chants.

Le regard ébloui, l'âme affolée, éprise,
Je les suivis longtemps dans le brillant lointain,
Et déployant sa voile au souffle de la brise,
Mon esquif prit le large aux refrains du matin.

Le ciel était si pur et l'onde si sereine,
Qu'il me tardait de voir disparaître les bords ;
Là-bas, comme attiré par un chant de sirène,
Je voulais faire aussi vibrer mes gais accords.

Six ans se sont enfuis, depuis qu'en ma folie,
J'ai quitté ton enceinte, ô mon *Alma Mater !*
Ma voile en frémissant, attristée, affaiblie,
Au souffle du midi, s'avance sur la mer.

J'ai vu plus d'un naufrage et plus d'une misère ;
La tempête a souvent surexcité les flots ;
Les bruits qui m'enivraient dans ma gaité première,
Se sont plus d'une fois perdus dans les sanglots.

J'ai vu flotter, déjà, plus d'une chère épave,
Portant des noms connus, des noms de joyeux gars,
Quand l'océan se calme, une vague les lave,
Mais l'écume aussitôt les cache à mes regards.

Ainsi que moi, hélas ! sur cette mer perfide,
Ils ont cherché des ports sans cesse fugitifs :
Leur voile était trop large et leur barque rapide,
S'est brisée en laissant ses débris aux récifs.

Où vais-je, et quel destin me conduit à cette heure ?
Sous l'œil de l'Infini je vogue au gré du vent :
Peut-être est-il, là-bas, des lieux où nul ne pleure,
Des rivages fleuris où le bonheur m'attend.

Quels que soient les endroits où j'aille jeter l'ancre,
O mon collège aimé ! je tournerai vers toi,
Mon cœur que le souci dévore comme un chancre,
Mon amour qui voudrait revivre sous ton toit.

Rien ne pourra me rendre un rayon de ta joie,
Ta paix sereine et pure empreinte sur mes jours ;
Ton grand dôme argenté qui sous le ciel flamboie,
Ta montagne embaumée et tes chers alentours !

Les banquets somptueux que le monde nous donne
N'égalent point ta table et tes humbles repas :
Les fêtes aux grands bruits que la foule ivre, entonne
N'ont point de tes congés les séduisants appats.

Quand je vais, en tremblant (tu m'en donnas l'exemple,
M'agenouiller aux pieds de ses riches autels,
Je trouve que le Christ, dans ton modeste temple
Détachat , lus mon cœur de ses liens mortels.

Quand je vais attristé, fuyant la solitude,
Pour consoler mon âme et calmer ses douleurs,
Je cherche des amis. . . . mais dans la multitude,
e ne vous trouve point, bien aimés professeurs.

Que Dieu veille sur toi, ô paisible retraite !
Que la jeunesse afflue en ton foyer sacré,
Et profitant longtemps des jours que je regrette,
Elle croisse et s'épanche en ton sein vénéré !

Juillet 1893.

FRANCE, C'EST TON [illegible]FANT

(Lu au Cercle Ville Marie, à sa séance du 21 mai 1892, présidée par sa Grandeur Mgr Emard, Evêque de Valleyfield)

Le dix-huitième siècle allait finir sa course :
Soufflant partout l'erreur, flattant les passions,
Il s'était dit, l'ingrat : " Je tarirai la source
Où prétend s'étancher la soif des nations "...
Qu'il était radieux, ton front, ô belle France !
Quand des feux de la foi s'éclairait ta raison ;
Les peuples te suivaient, le cœur plein d'espérance,
Ils suivaient l'astre aimé qui dorait l'horizon.

Mais soudain, le malheur sur ta tête vint fondre,
Le mal en son génie enivra ta grandeur,
Toi, jusqu'alors si sage, on t'entendit confondre,
Nier le bien, le mal, la vérité, l'erreur.
Il ne resta de toi qu'une ombre, qu'un fantôme,
Se promettant en vain les jours qui n'étaient plus ;
Un souffle empoisonné, le souffle de Sodome
Avait terni l'éclat de tes nobles vertus.

Voltaire, dominant ta grande âme affolée,
L'enflammait de ses chants, et d'irreligion ;
Sapant l'Autorité, l'Église désolée,
Il préparait gaîment la révolution.
Ton trône d'où partaient les oracles du monde,
Où venaient soupirer les voix de l'univers,
Chancelait et grondait, comme chancelle et gronde,
Un chêne décimé que bat le flot des mers.

Ils n'étaient plus ces jours où, rayonnant de gloire,
Paris levait bien haut l'Etendard de la foi ;
Roulant des flots humains qui ne voulaient plus croire,
Il blasphémait le Christ et maudissait sa loi.
La France n'était plus la fille de l'Eglise,
Son bras ne s'armait plus pour la cause de Dieu :
Oubliant ses beaux jours, reniant sa devise,
Au Credo d'autrefois elle avait dit adieu.

De tout ce que chérit et qu'honore la terre,
Voltaire ricanait du rire des démons,
Et la France riait, riait avec Voltaire....
O France, notre mère ! ô toi que nous aimons !
Désarme le courroux du Souverain du monde,
Épargne à tes enfants des chagrins trop amers !...
Il est trop tard, au ciel, déjà la foudre gronde,
Cent vaisseaux ennemis couvrent, hélas ! les mers.

En vain se réveillant au bruit de la tempête,
Elle ajoute une page aux exploits des aïeux.
Un des plus beaux joyaux qui décoraient sa tête,
Se détache soudain et tombe sous ses yeux.
Cette perle, en tombant, d'un vif éclat rayonne,
Comme un astre qui fuit sans espoir de retour...
Réveille-toi, ô roi ! ajuste ta couronne
Qui perd cent cinquante ans de gloire en un seul jour !

Ta puissante rivale en a fait la conquête !
Sa main qui tant de fois s'est plongée en ton sang,
Avide de vengeance, à travers la tempête
Qui gronde et fait trembler tout le vieux continent ;
Cette main qu'enchaîna la main de tes ancêtres,
Qui souvent, suppliante, implora leur pardon,
Aujourd'hui méprisant ceux qui furent ses maîtres,
Superbe, ose enlever une perle à ton front !...

Et tu souris, ô roi, quand cette perle tombe !
Et tu fermes les yeux à la postérité
Qui déjà, ménaçante, aux échos de ta tombe,
Fait entendre ces mots : " déshonneur, lâcheté ? "
Hélas ! qu'as-tu donc fait de la royauté fière ?
Ne te souvient-il plus de ces illustres noms
Que l'immortalité promenait par la terre ?
Dis, qu'est donc devenu le sang pur des Bourbons ?

Aux flots de l'Océan qui baisent ton empire,
Tends l'oreille, et du sein des murmures divers,
Dont les charge, à cette heure où la France soupire,
L'écho retentissant des reproches amers,
Entends l'adieu plaintif d'un peuple d'espérance
Dont la fière Albion enlace le berceau ;
C'est le suprême adieu de la Nouvelle France
Que ton insouciance a livrée au bourreau.

Pendant cent cinquante ans, dans la vaste Amérique,
Se moquant des dangers, elle allait son chemin ;
Vivant toujours partout d'une vie héroïque,
Toujours fière et debout, toujours le glaive en main...
Par-delà l'Océan, dans son amour immense,
—A l'ombre du drapeau glorieux de la foi,—
Elle voulait donner, en jetant ta semence,
Un grand peuple à ton Dieu, des sujets à ton roi.

Mais, hélas ! c'en est fait de ces rêves sublimes !
Pour la vaincre, Albion fait les derniers efforts,
Couvre de ses soldats chacune de ses cimes,
Puis s'attaque avec rage aux débris de ses forts...
Elle succombe enfin cette vaillante race
Après bien des combats et de nobles revers ;
Albion de ses bras la saisit et l'enlace
Et chante son triomphe en d'orgueilleux concerts.

Cesse, cesse tes chants, conquérante superbe,
La race que ton bras étreint en sa fierté,
Un jour, verra ses fils couvrir ainsi que l'herbe,
Ce sol qu'elle a rempli de sa fertilité.
C'est en vain qu'exerçant tes implacables haines,
Tu penses voir un jour son ultime soupir,
Le sang fécond et pur qui coule dans ses veines
Est un sang immortel qui ne sait point tarir.

Quand ils voyaient sur elle éclater un orage,
Et de ses jours bénis vaciller le flambeau,
Ses ennemis riaient ; mais reprenant courage
Elle brillait soudain au bord de son tombeau.
Le ciel a mis en toi sa plus chère espérance,
O ma patrie ! il veut que docile à ses lois,
Tu sois au Nouveau-Monde une seconde France,
Mais la France des lis, la France d'autrefois.

Oh ! oui, fais la revivre, et l'éclat de ta gloire,
Un jour rejaillira sur son front triomphant.
Et ton illustre mère, en lisant ton histoire,
Tressaillant de bonheur, dira : " c'est mon enfant ! "

PLAINTE DE NOVEMBRE

A mes Amis Défunts

Dans le creux des vallons et le bois solitaire,
Dans les plaines, dans les ilots,
Novembre se promène et désole la terre
Par ses soupirs et ses sanglots.

Sous un voile grisâtre, on voit lever l'aurore,
Regrettant les soleils enfuis ;
La nature frissonne, et de leur voix sonore,
Les vents pleurent dans ses débris.

En vain l'été craintif, de son dernier prestige,
Cherche-t-il à vaincre le temps ;
Sa verdure jaunit, et sur sa molle tige,
La fleur tombe sous les autans.

Le rameau se dépouille, et les feuilles flétries
Laissent les doux nids découverts,
Les oiseaux attristés, cherchant d'autres patries,
Par essaims, sillonnent les airs.

A cette heure suprême où la nature tombe,
Je songe à ceux qui ne sont plus,
Et je vais solitaire interroger la tombe
De ceux que j'ai si bien connus.

Que d'amis m'ont quitté, depuis que de la vie,
Je compte les jours, les instants !
Depuis que j'ai vu fuir l'illusion chérie
De mes premiers et doux printemps !

Chers amis, où sont donc ces rêves d'espérance
Qui caressaient vos jeunes cœurs ?
Vos rêves sont les miens, j'en garde souvenance,
Mais je n'ai pas cueilli leurs fleurs.

J'ai continué, helas ! à deployer mes voiles
Sur l'océan du monde épris,
Et souvent j'ai vogué sous un ciel sans étoiles,
Sur des flots couverts de débris.

J'ai poursuivi ces ports que, dans notre jeune âge
Nous voyions dans un beau lointain :
Sans cesse fugitifs comme un brillant mirage,
J'ai cru les toucher, mais en vain.

Mais vous qui n'êtes plus de cette triste vie,
Vous réalisez votre amour ;
Pour vous revoir, j'attends que le ciel me convie,
Chers compagnons, j'attends mon tour !

A l'ombre des cyprès penchés sous la tristesse,
Sur vos tombeaux silencieux,
Je dépose, en pleurant, mes rêves de jeunesse,
Fleurs aux parfums délicieux.

Août, 1893

PREMIER AVEU

Rêveuse, assise aux bords des eaux,
Songeant aux fleurs qu'elle a semées.
—A l'heure où le chant des oiseaux
S'éteint dans l'ombre des ramées.—
Une fillette au front vermeil,
L'œil brillant d'amour et de flamme,
Sous les derniers feux du soleil,
Ouvrait les secrets de son âme.

Elle s'adressait aux échos
Qui répétaient sa voix, si douce,
Que frémissants, on vit les flots,
A travers le sable et la mousse,
Charmés d'entendre son murmur,
Étendre leur nappe asurée
Pour refleter son regard pur
Et sa brune tête adorée.

Le soir caressait, plein d'amour,
De sa mélodieuse haleine,
Ses lèvres, son cou de velour
Que couvraient ses cheveux d'ébène.
De la nature qui s'endort,
Livrée au séduisant mystère,
Souriant, dans un rêve d'or,
La fillette oublia la terre.

Sur sa fiévreuse et blanche main,
Soudain, son joli front se penche.
Et le merle de son refrain
L'endormit, caché dans la branche.
Dans son rêve, pour la charmer,
Cupidon, rempli de son thème,
Lui conjugua le verbe aimer ;
Puis elle soupira : " Je t'aime ! "

Décembre, 1888.

A LA FAMILLE L. A. SEERS, Beauharnois.

Sur la mort d'Arthur

O fraîche et tendre fleur ! qu'un souffle délétère
Vient d'abattre en portant vers le ciel ton odeur,..
Trop pure pour jeter tes reflets sur la terre,
Les anges t'ont cueillie au sein de ta candeur..
Mère, sèche tes larmes,
Cette fleur est au ciel ;
Elle orne de ses charmes
Les pieds de l'Eternel.

Le Seigneur là voyait à l'aurore sourire,
Candide, épanouie, étalant sa beauté,
C'est pourquoi l'invitant là-haut où tout aspire,
Il la reçut soudain pour l'immortalité.
Père, sèche tes larmes,
Cette fleur est au ciel,
Elle orne de ses charmes
Les pieds de l'Eternel.

Qu'eut-elle fait, hélas ! sur cette triste terre,
Où tout flétrit, se souille, au dur contact du temps.
Le ciel, en l'acceptant, l'enlève à la misère,
Et la fera fleurir en d'éternels printemps.
O sœurs, séchez vos larmes,
Cette fleur est au ciel,
Elle orne de ses charmes
Les pieds de l'Eternel.

Beauharnois, 6 août, 1886

ÉLÉGIE

Sur la maladie de Melle E. C. de St-Hyacinthe.

Dieu ! d'où vient que parmi les roses que ta main
Fait naître, chaque jour, en leur versant la vie,
Il en est, dont le front, sur le bord du chemin,
Se penche tristement sur leur tige meurtrie ?

Sous les pleurs de l'aurore et les rayons du jour,
Qui donnent à leurs sœurs l'existence et la joie,
On les voit tendre en vain leurs doux bras de velour
Demander un baiser au zéphyr qui les broye.

Tandis que tout sourit et chante sous le ciel,
D'où vient donc que leur sein pâlit et s'étiole ?
Quel souffle les atteint, et quel destin cruel
Se plaît-il à flétrir leur candide corolle ?

En serais-tu jaloux, ô Dieu qui les semas
Sur le chemin de l'homme, où plane le mystère ?
Est-ce pour les ravir à nos impurs climats,
Les trouves-tu, mon Dieu, trop pures pour la terre ?

Leur calice divin ne demande pourtant,
Que cette goutte d'eau qui les rend à la vie,
Qu'un rayon du matin, qu'un baiser du printemps ;
Seigneur rends leur ces dons, mon âme t'en supplie !

Jeunes filles, combien, de même que ces fleurs,
En est-il d'entre-vous, encore à votre aurore ?
Tout vous sourit, pourtant, et l'amour dans vos cœurs,
Sans cesse vous redit : " Espère, vis encore ! "

Hélas ! que l'espérance en vous ne meure pas !
Souriez sous le ciel qui s'ouvre sur vos têtes ;
Mais sur votre chemin ne comptez point vos pas,
Vieillir, c'est s'avancer au séjour des tempêtes.

Notre barque,en tremblant, vogue au sein des récifs :
A peine, dans le ciel, quelques pâles étoiles,
Nous laissent voir des ports sans cesse fugitifs,
Des rives que jamais ne toucheront nos voiles !

Et nous allons ainsi, poursuivant l'incertain,
Prenant pour le réel, ce qui n'est qu'un mirage,
Jusqu'à ce que lassés, à la voix du destin,
Nous allions jeter l'ancre à l'éternel rivage.

Sous une même loi, l'enfant et le vieillard,
Dans un linceuil commun, doivent mêler leur cendre,
Tous deux, ils ont au cœur, le germe de la mort,
L'un et l'autre, à la tombe, un jour doivent descendre!

Mars, 1893.

MONTRE-NOUS TON FRAIS VISAGE

Ton sourire est beau, mignonnette !
Dans tes regards quels puissants feux !
Humble comme la violette,
Plus belle qu'elle, loin des yeux,
Tu coules tes jours en retraite.

Il est un cœur qui veut te voir.....
Ne cache pas ainsi tes charmes,
Que le rayon de ton œil noir
Brille et vienne sécher ses larmes !

Tends l'oreille aux accents chéris
Qui frémissent dans la nature ;
N'entends-tu pas les joyeux cris
Que les oiseaux dans la ramure
Font entendre près de leurs nids ?

Tout vibre au milieu d'une flamme
Que soufflent la nuit et le jour,
Et tout cela pour dire à l'âme
Que pour elle, Dieu fit l'amour.

C'est l'amour qui t'a façonnée !
Ne reste pas sourde [illegible] loi :
Près d'un trône tu n'es pas née,
Mais, si j'étais seigneur, ou roi
Je t'aurais bientôt couronnée !

Respire un peu de liberté,
Oui, montre-nous ton frais visage !
Ignores-tu donc ta [illegible],
O chaste fleur de mon village !

Octobre, 1891

A MADAME EMILE PROVOST

Sur la mort de son époux.

La coupe d'amertume où ta lèvre s'abreuve
Déborde, et dans ton âme, hélas ! verse le deuil....
Ton cœur est oppressé sous le poids de l'épreuve
Et ton regard sans cesse erre au sein d'un cercueil.

O mort, cruelle mort, vois quel est ton ouvrage !....
En creusant un tombeau tu fis surgir des pleurs,
Avide de frapper, aveugle dans ta rage
Tu choisis un époux qui marchait sur des fleurs.

Mon Dieu pardonne-moi, tes décrets sont sublimes,
Nous t'appartenons tous pour un autre séjour.
Ici-bas, tu choisis tes meilleures victimes
Pour les placer au ciel et nous les rendre un jour.

En attendant, ô tendre mère !
Berce, berce ton chérubin,
Dis-lui souvent que son bon père
Veille là-haut sur son chemin.

Sous l'étreinte du temps, tout sur la terre tombe,
Le roseau, le grand chêne, en subissent la loi,
Nous dressons notre tente aux portes de la tombe
Et le trépas, soudain, nous y conduit en roi.

Ici c'est un vieillard courbé sous la souffrance ;
Là, c'est un jeune enfant rayonnant de beauté
Qui jette à l'avenir un regard d'espérance ;
Plus loin, c'est l'homme fort, le front plein de fierté..

Voilà donc notre sort... Sèche, sèche tes larmes,
O mère ! puisque c'est la volonté de Dieu,
Bientôt tu reverras l'objet de tes alarmes,
Cet époux dont l'amour s'éteignit dans l'adieu.

En attendant, ô tendre mère !
Berce, berce ton chérubin,
Dis-lui souvent que son bon père
Veille là-haut sur son chemin.

Valleyfield, 1886.

SOUVENEZ-VOUS

Sur la mort du Rvd. M. JASMIN, curé de Beauharnois.

Le glas vient d'ébranler le clocher du village,
Et sur son aile en deuil portant un nom aimé,
Mêle sa triste plainte aux échos du rivage ;
Ce nom dans chaque cœur s'inscrivit enflammé ;
C'est le nom d'un pasteur !...Pleurez, chères ouailles !
Pleurez, et que son nom remplisse vos entrailles.

A travers les sentiers parfumés des vertus,
Il a su vous conduire en vous donnant l'exemple ;
Par ses soins vigilants, que de sujets perdus
N'a-t-il pas retrouvés et ramenés au temple !
O vous qui l'avez vu conduisant son troupeau,
Conservez sa mémoire au delà du tombeau !

Beauharnois, 28 Octobre 1886.

RÉMINISCENCES ET PREMIER AMOUR

Je vous revois, ô toits bénis !
Foyers heureux de mon enfance,
Après plus de dix ans d'absence,
Je vous revois, ô tendres nids !

Sous le dôme de vos grands ormes,
Couverts de lierre et de houblon,
Sur votre coteau de gazon
Vous dressez vos fronts uniformes.

Comme jadis, entre vous deux,
Sous vos fenêtres délaissées,
Les fleurs émaillent les allées
Du verger plein de chants joyeux ;

Et pardessus les palissades,
Vos lucarnes, comme en rêvant,
Contemplent le vieux saint Laurent
Et ses écumeuses Cascades.

Ce sont bien les mêmes sentiers
Où je semais mon allégresse :
Au bout, le fleuve qui caresse
Le pied des houx, des églantiers.

Avec Belle du voisinage,
—Une candide et pure enfant—
Ces arbustes m'ont vu souvent
Jouer sous leur paisible ombrage.

O cette enfant—chers souvenirs—
Fut longtemps ma seule compagne !
Tous les échos de la campagne
Ont redit nos chastes plaisirs....

Aussi nous savions nous entendre,
Tous nos désirs étaient communs,
Communs étaient tous nos chagrins,
Elle était douce, j'étais tendre.

Nous étions presque frère et sœur,
Et nos mères—bonnes voisines—
Nous ouvraient, larges, leurs cuisines,
Avec une même faveur.

Que d'heures, assis au rivage,
Passions nous à voir les remous
Tournoyer et faire des trous
Où plongaient copeaux et feuillage.

Et nous laissions nos jeunes cœurs
Se remplir des murmures vagues,
Qu'en déferlant, faisaient les vages,
Sur le sable aux blondes couleurs.

Ou bien, à travers la prairie,
Armés de nos chapeaux fripons,
Nous poursuivions les papillons
Qui s'abattaient l'aile meurtrie.

Et c'était un cri triomphant !
Nous épinglions nos victimes. . . .
Ah ! ce sont les seuls petits crimes
Que commettaient nos cœurs d'enfant !

Baisers et caresses de mères,
Bois ombragés et chants d'oiseaux,
Grèves et gazouillis des eaux,
Etaient l'objet de nos chimères.

O mon amie, il est bien loin,
Ce temps de gaîtés ingénues,
Où nous courrions, les jambes nues,
Dans l'onde et les champs, sans témoin !

Ensemble, ainsi, nous épuisâmes
De nos printemps le premier cours,
Sans croire, qu'en fuyant, ces jours
Laisseraient l'amour dans nos âmes.

Ce doux instant—je me souviens—
Fut un des plus beaux de ma vie,
Et quand je songe, il me convie
A ses enchantements divins.

C'était à la mi-mai ; cinq heures
Sonnaient. A l'horizon vermeil,
Les premiers rayons du soleil
Empourpraient nos chères demeures.

Tout babillait au bord de l'eau,
Et le fleuve, plein de caresses,
Poussait ses voix enchanteresses
Sous les arbustes du coteau.

Au bout des joncs, au bout des herbes,
Qu'effleurait un brouillard léger,
L'astre du jour faisait briller
Des milliers de perles superbes.

Tout m'invitait !.. vers les flots bleus,
Filets au bras, je me dépêche
En rêvant une belle pêche
Que " maman " verrait de ses yeux.

Tout à l'extrêmité d'une ance,
A quatre arpents de nos maisons,
M'attendent les friants poissons
Que j'avais vu mordre d'avance.

Depuis un mois, mon jeune cœur
Se berçait d'un étrange rêve ;
Je sentais là comme une sève
Frémir, et j'avais presque peur ;

Je ne songeais plus qu'à ma Belle....
Quand elle sortait, à l'écart,
Je la suivais d'un long regard
Où pétillait une étincelle.

Pensif, j'arrangeais mes filets....
Mais le réveil de la nature,
Ses bruissements, et le murmure
Des vagues battant les galets ;

Le doux hymne des alouettes
Dont je suis dans les airs, le vol ;
Les tremolos du rossignol
Chantant ses amours aux branchettes ;

Là-bas, l'horizon qui s'embrase,
Dissipant dans un beau lointain
Le voile brumeux du matin ;
Et sur les ondes qu'elle rase,

Rêvant à quelque nid mignon,
L'hirondelle enlevant la plume
Qui, scintillante, dans la brume,
Balance à la tête du jonc ;

Le bruit cadencé de la rame
Dont le pêcheur frappe les eaux,
Et que les sonores échos
Repercutent de lame en lame ;

Les sons joyeux de l'Angelus,
Lançant aux voûtes azurées,
Ses saintes et douces volées,
Dont se réjouissent les élus ;

Oui ce beau reveil me fascine !....
J'oublie, et filets, et poissons ;
Dans mon sang courraient des frissons
Et des jets de flamme divine.

L'amour pour la première fois,
Naissant de cette mélodie,
Avait dans mon âme attendrie
Jeté l'ivresse de sa voix.

Alors dans une extase étrange
Vers Belle je tourne les yeux....
Le soleil dorait de ses feux
La chambre où reposait mon ange.

Elle comptait quinz printemps :
J'étais plus âgé d'une année :
Dans les champs et sous la feuillée
Nous n'allions plus depuis longtemps.

Et puis, un jour, nos bonnes mères
Qui s'aimaient pourtant—pour raisons—
S'étaient interdit leurs maisons.
O séparations amères !

Nous avons bien pleuré tous deux :
Mais nous partagions la querelle,
Et je ne voyais plus ma Belle
Qu'à travers le verger ombreux.

Adieu les jeux ! adieu les courses !
Adieu les grèves et les fleurs !
Papillons aux belles couleurs,
Volez sans crainte au bord des sources !

Par la pensée, à ses côtés
Je me revis..mais une flamme
Enivrante berçait mon âme
L'emplissant de molles clartés.

Les doux baisers que sur sa lèvre
J'avais pris souvent autrefois,
Devenaient longs et pleins d'émois,..
Leur saveur me donnait la fièvre;

Et je reprenais les chemins
Que nous avions battus ensemble,
Sous l'aubépine, sous le tremble,
Ou sur la pente des ravins;

Et tous ces endroits qui naguère
Ne disaient rien à mes désirs,
Avaient des voix et des soupirs
Caressés d'ombre hospitalière,

Et puis, ainsi, pendant longtemps,
Aux naïfs plaisir de l'enfance,
S'ajoutait l'ardente jouissance
De mon seizième et beau printemps.

Remplis d'illusions insignes,
Rêveur, je suivais sur les eaux,
De l'écume les blancs monceaux
Qui se berçaient comme des cygnes.

Un léger bruit de pas, soudain,
Se fait entendre sur la rive,
Puis une voix pure et craintive
Module un suave refrain.

J'écoute, et l'oreille tendue,
Je cherche à ravir aux échos,
Les doux accents, les tendres mots,
D'une chansonnette connue.

Ah ! c'est ma Belle ! Oui, c'est sa voix!
Elle s'avance avec mystère,
Portant l'amphore héréditaire
Que nous emplîmes tant de fois.

De ses deux bras, la baie ombreuse
Nous sépare ; aux extrémités
Couvertes de verts peupliers,
S'avancent dans l'onde amoureuse,

Deux quais de nos sueurs formés :
—Deux madriers longs de trois aunes,
Flottant sur des branchages d'aunes,
Entre quatre pieux enfoncés.—:

C'est là que nos mères aimantes,
Sous l'écho sonore dn soir,
Faisaient retentir leur battoir,
Au-dessus des eaux murmurantes.

C'est là que je voyais flotter,
Suspendue à la verte branche,
De Belle la chemise blanche
Que sa mère laissait sécher.

Cette chemise qui naguère
Ne m'apprenait rien de nouveau,
Je l'invoquais comme un drapeau,
Une séduisante bannière.

Et ce fut là que Belle encor,
Si grand'matin est revenue......
Sur son épaule à demi nue,
Flottait sa chevelure d'or.

Ravi, déjà l'âme conquise,
Derrière une roche, caché,
Je l'admire et—mignon péché—
Je me charge d'une expertise.

Comme éprise de tous les tons
Que la voix du matin module,
Près des eaux que la brise ondule,
Belle parcourt les horisons.

Elle contemple les espaces,
Et sur le rose de son cou,
Le zéphyr de caresses fou,
S'enivre au parfum de ses grâces.

Le rêve semble l'envahir....
Les tendres accents de la rive,
Peut-être, en son âme pensive,
Rappellent-ils un souvenir......

Peut-être, à cette heure ravie,
L'amour lui fait, ainsi qu'à moi,
Connaître l'ivresse et l'émoi
Qui changent le cœur et la vie !...

Soudain, confiant au gravier,
Le vase dont elle est jalouse,
Elle accourt sur la fraîche mousse,
Et lui livre bas et soulier.

Le caillou clair et la coquille,
Qui sous l'onde émaillent le fond,
La surface du sable blond
Qui de mille rayons scintille,

La font tressaillir de transports ;
Oh ! alors, relevant sa manche,
Sur le rivage elle se penche,
Comptant d'avance ses trésors.

L'eau mystérieuse et folâtre
L'invite, et le miroir poli
Rayonne de maint petit pli,
En recevant son pied d'albâtre.

Elle y pénètre à petits pas,
Plissant sa jupe sur la hanche,
Et vers chaque coquille blanche
Elle plonge son joli bras.

Et puis, ainsi, longeant la baie,
Elle dégarnit le sablon,
Tandis que le jaloux pinson
La suit en chantant dans la haie.

Chaque pas l'approche de moi ;
De plus en plus je vois sa grâce,
Je l'invoque, mais à voix basse...
Si Belle entendait, quel effroi !

Ah ! penche ta taille divine !
Dans le liquide cristalin,
Mire ton cou de blanc satin
Et ta frémissante poitrine !

* * *

Mais si Belle sait que non loin
Un indiscret jusques aux larmes
S'enivre, en épiant ses charmes,
Que dira-t-elle du témoin ?

Ce sombre penser m'inquiète...
Ma retraite semble en danger ;
Belle, c'est assez t'avancer !
Ah ! ne poursuis pas ta cueillette !

Mais, non, hèlas ! je n'y tiens plus !
Elle s'arrête, et sa main tremble,
En laissant retomber ensemble,
Sa jupe blanche et ses bras nus.

A dix pas d'elle, sur la pierre,
Gisent mes filets malheureux....
Et ses regards furtifs, peureux,
Soupçonnent leur propriétaire.

La roche me protège encor,
Mais mon âme de crainte est pleine,
Car Belle, toujours incertaine,
Examine à deux pieds du bord.

Rien ne bouge, tout est tranquille....
On n'entend que le bruit câlin
De l'onde sur le sable fin
Qu'émaille la blanche coquille.

Je me rassure peu-à-peu......
Et Belle déjà moins craintive
S'apprête à remonter la rive ;
Je souriais......lorsque—grand Dieu !

Un coup de brise qui me raille,
—Audacieux, cruel affront—
En se jouant, vole à mon front,
Mon malheureux chapeau de paille...

Et Belle du regard le suit ;
Je ne vois plus, il me dénonce,
Et va s'accrocher à le ronce
De l'aubépine qui bruit.

Oh ! le reconnais-tu, chérie,
Ce vieux chapeau des jours d'antan
Qui sous tes yeux abattit tant
De papillons dans la prairie ?

Oh ! oui, car ta candide main
L'a bien souvent, de fleurs sauvages
Couronné, sous les frais feuillages,
Ou sur les mousses du chemin.

La pâleur envahit sa joue,
Et l'œil baissé, n'osant plus voir,
Elle interroge le miroir
De l'eau. Confus—je l'avoue—

Je cherchais une excuse en vain....
Que pouvais je, en effet, lui dire ?
Il ne me restait qu'à maudire
Ma roche et mon chapeau vilain.

Tremblant, je risque mon front pâle...
Regarde Belle qui rougit......
Je ne sais pas ce que j'ai dit,
Ma voix, hélas ! n'était qu'un râle.

Est-ce par pitié que sa main
Daigna se tendre vers la mienne,
Que sa lèvre de douceur pleine,
Fit sourire son pur carmin ?

Est-ce pour chasser mes alarmes,
Qu'elle me dit : " Que fais-tu là ?"
Je l'ignore, mais tout cela
Me rappela vers ses doux charmes.

Alors dans l'azur de ses yeux,
Mes yeux plongent avec ivresse,
Et dans une même caresse
Nos cœurs s'embrasent de leurs feux !

Et saisissant sa main qui tremble,
J'implore de tendres pardons......
Elle me soupira : " Partons !"
Et nous voilà marchant ensemble.

L'astre du jour tout radieux,
Montait aux voûtes azurées,
Dorant les plaines diaprées,
Et le fleuve majestueux.

L'anse dans une paix profonde.
Semblait écouter son gravier,
Qui, comme un céleste clavier,
Résonnait aux baisers de l'onde.

Belle rêvait, et comme un lis
Qu'une brise amoureuse incline,
Penchait, parfois, sur sa poitrine,
Sa tête et ses regards jolis.

L'oiseau, la fleur, disaient : " Je t'aime "
Aimez-vous disaient les zéphyrs !
Nous nous échangions des soupirs,
Mais nous taisions ce mot suprême.

Ainsi, nous touchâmes heureux,
Au petit quai qui se balance....
—Déjà, helas ! au bout de l'anse,
Dis-je à mon Eve—Oui, tous les deux !

Nous avions tenu le silence,
Mais nos deux cœurs s'étaient compris....
Dans leurs soupirs, dans leurs souris,
L'amour avait fait sa semence.

Mais l'heure s'avançait. Dans l'eau,
Je plonge de Belle l'amphore,
Puis à deux la portons encore,
En cheminant vers le coteau.

Chaque arbuste avait sa romance,
Chaque ombre, son doux souvenir ;
Aussi, pour nous ressouvenir,
Nous ne gardions plus le silence.

Bien des fois, sur le vert gazon,
Nous avons déposé le vase....
Mais dans notre amoureuse extase
On oubliait qu'à la maison,

Les mamans ne se parlaient guère.
Belle y songea ; son front pâlit
Et frissonnante elle me dit :
" Hélas ! que va dire ta mère ! "

Et je sentis, là, dans mon cœur,
Une tristesse courroucée....
Ma mère était dans ma pensée
Presqu'un obstacle à mon bonheur.

Soudain, j'entends appeler : "Belle !"
Et mon nom fut suivi de près....
Nous allions fuir avec regrets
—Nous rappelant bien la querelle—

Quand, ô suave vision !
Nos mères descendent la côte,
Et s'entretiennent côte-à-côte
D'une commune émotion.

A nos absences prolongées
Nous devions ce touchant accord ;
Inquiètes de notre sort
Les mères s'étaient rencontrées.

Timides, le regard baissé,
Et rougissant sous leur tendresse,
Nous attendons une caresse,
Et le doux retour du passé.

Ah ! te souvient-il bien, ma mie,
De leurs baisers, de leurs pardons,
Et de ce doux mot : "Oublions,"
Qu'échangeait leur âme attendrie ?

Te souvient-il que sous leurs yeux,
Leur vieille amitié revenue,
Comme un brasier que l'on remue
Sur nous fit rejaillir ses feux ?

Te souvient-il que leur discours
Parfois se tenait à voix basse ?
Eh ! bien, on parlait de ta grâce
Et de nos premières amours....

Extases saintes et sublimes,
Rayons divins de mes printemps,
Comme toutes choses, le temps
Vous a portés dans ses abîmes.

Un destin cruel et jaloux,
Un jour visita ces demeures ;
Il sonna vos dernières heures
Et tout disparut avec vous.

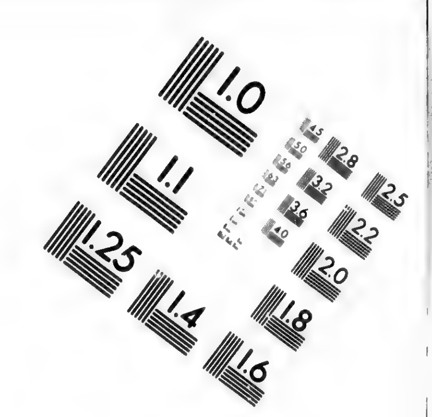
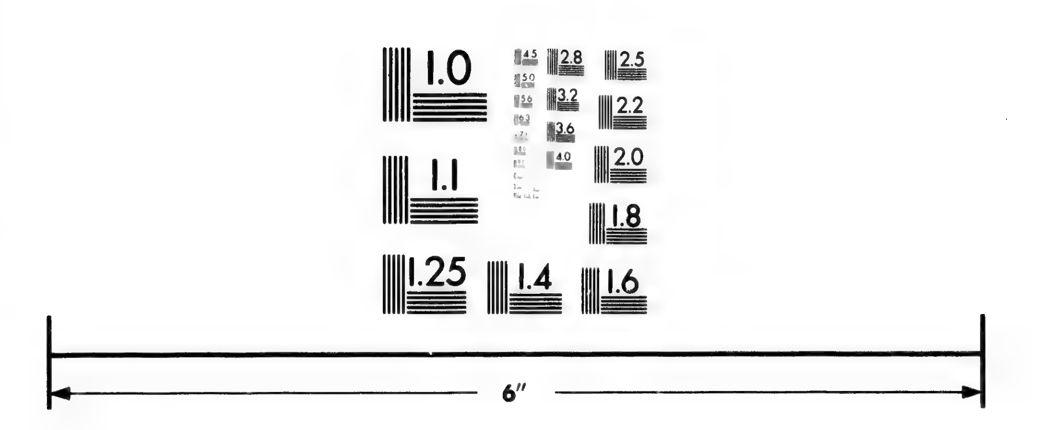


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Vous n'êtes plus, et solitaire,
Je prête l'oreille aux soupirs
Que les arbres et les zéphyrs
Font entendre dans le mystère.

O Belle ! ouvrons encor nos cœurs
Aux échos des jeunes années !
Et sur leurs fleurs, toutes fanées,
Versons ensemble quelques pleurs !...

Septembre, 1893.

FIN

TABLE DES MATIERES

TABLE DES MATIÈRES



ERRATA :

Page 13, deuxième strophe, orangisme au lieu de orangiste, et à la cinquième, lire : ci-git le dernier des français.

Page 17, quatrième strophe, deuxième vers, enivrera au lieu de enivra, et au quatrième, ivres au lieu de ivre.

Page 26, deuxième strophe, deuxième vers, une virgule au lieu d'un point, et à la sixième, dernier vers, point d'interrogation.

Page 34, première strophe, deuxième et quatrième vers, lire: friponne et rends-moi.

Page 55, première strophe. deuxième vers, lire : printemp et non printemps.

Page 61, deuxième strophe, dernier vers, lire : mêmes et non même.

Page 64, première strophe, deuxième vers, point-virgule, et au troisième vers, lire : ces et non ses.

Page 95, deuxième strophe, troisième vers, lire : murmure et non murmures.

Page 99, première strophe, troisième vers, lire : frissonne et non frisonne.

Page 100, première strophe, dernier vers, lire : l'inonde et non l'innonde.

Page 118, dernière strophe, quatrième vers, lire : appas.

Page 158, 3ème strophe, 1er vers, lire : Anse au lieu de Ance et au 4ème vers, lire : vus au lieu de vu.